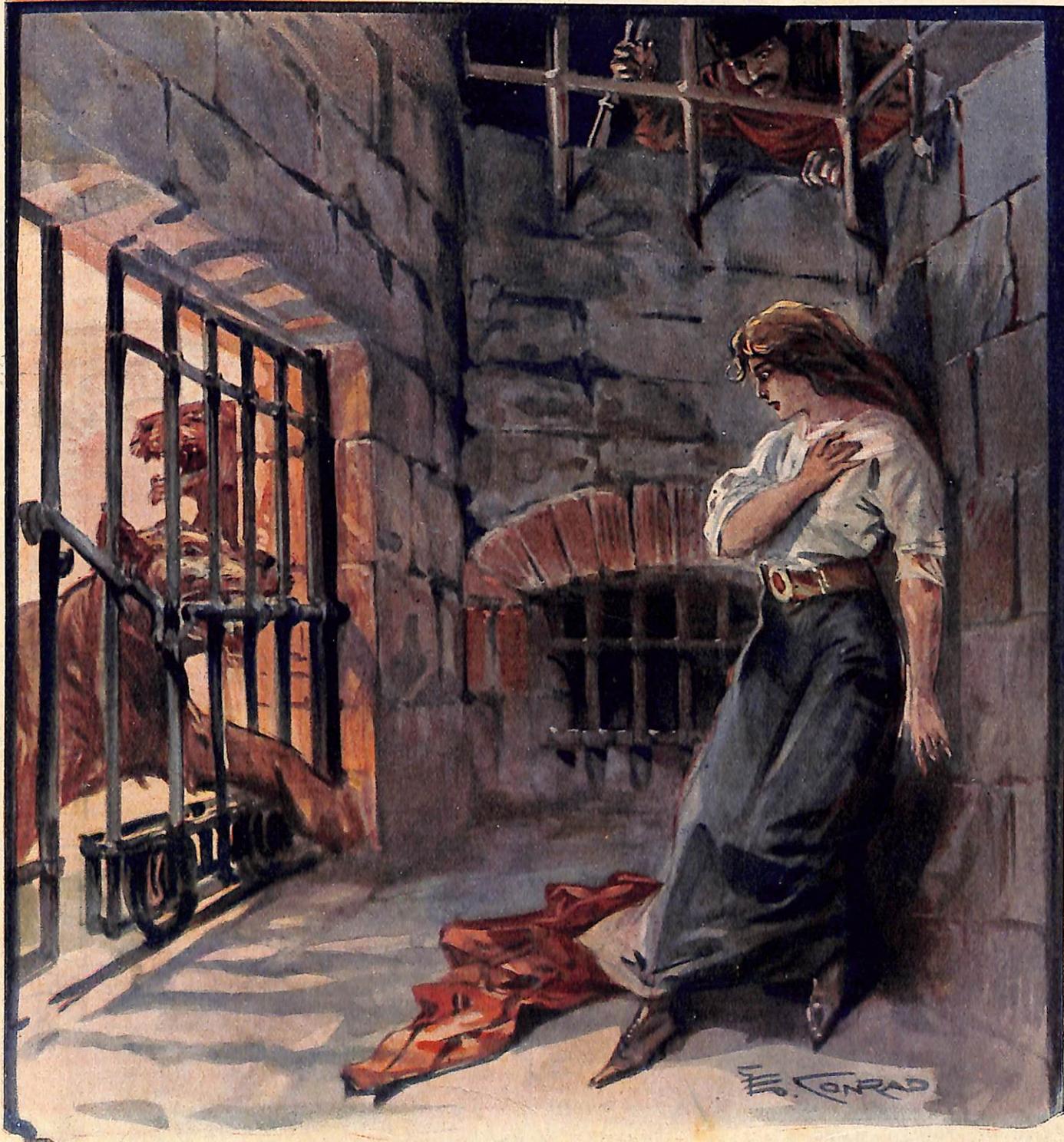


Journal des Voyages

L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE



GRAND ROMAN D'AVENTURES

DANS CE MÊME NUMÉRO :

Capitaine Vif-Argent

PAR

✧ **Paul d'IVOI** ✧

DANS CE MÊME NUMÉRO :

Au-dessus du Continent noir

Par **Louis BOUSSENARD**

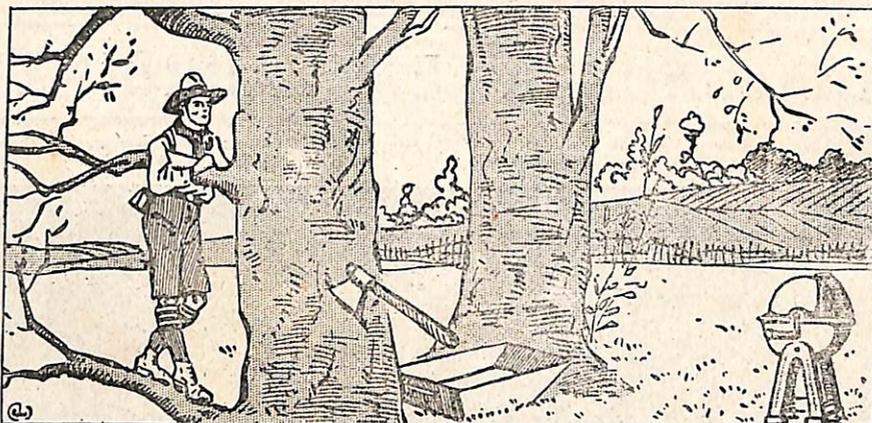
Par le **Capitaine DANRIT**

Prix des Abonnements

TROIS MOIS	
Paris, Seine et S.-et-O.	2 50
Départ. et Colonies.	2 50
Etranger.	3 fr.
SIX MOIS	
Paris, Seine, S.-et-O.	4 fr.
Départ. et Colonies.	5 fr.
Etranger.	6 fr.
UN AN	
Paris, Seine, S.-et-O.	8 fr.
Départ. et Colonies.	10 fr.
Etranger.	12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

NOTRE GRAND CONCOURS



Les Boy-scouts français

Nos Titres et Tables

Nos abonnés reçoivent gratuitement, à la fin de chaque semestre (31 mai et 30 novembre), les couvertures, titres et tables du *Journal des Voyages*. Ces tables des matières, établies suivant un plan très pratique, comportent deux classements méthodiques des plus clairs, l'un géographique, l'autre par noms d'auteurs. De cette façon on peut retrouver instantanément les articles qu'on désire consulter. Enfin, chaque table est suivie d'une liste de tous les noms d'explorateurs, voyageurs ou colons cités dans le semestre. Nous envoyons franco les titres, table et couverture de chaque semestre contre 0 fr. 20 en timbres français adressés à nos bureaux.

QUATRIEME QUESTION

Un de nos jeunes boy-scouts, envoyé en éclaireur dans la campagne, est monté sur un arbre et, du haut de ce poste d'observation judicieusement choisi, tout en se dissimulant derrière le tronc, il inspecte les alentours. Qu'aperçoit-il et que signalera-t-il à son chef de patrouille? Nos lecteurs nous apprendront sans peine car il leur suffira, pour le trouver, d'employer les deux premières lettres de certains des objets représentés dans ce dessin.

MARCHE A SUIVRE

Ce Concours comporte neuf questions, dont les solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille au plus tard le lundi 8 janvier 1912. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les bons de Concours publiés au bas de la dernière page des N°s de Novembre et de Décembre, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. — Le palmarès et les solutions seront publiés le 11 février 1912.

A NOS ABONNÉS

Nos abonnés vont de recevoir notre prime gratuite *Les Records du Monde*, aussi bien les nouveaux venus récemment attirés à nous par l'apparition de nos grands récits que les anciens qui, fidèlement, se sont empressés de renouveler à l'avance leur abonnement. Tous sauront apprécier l'incomparable intérêt de cet attrayant recueil, où ont été rassemblés tant de renseignements divers.

Tout particulièrement les pères et les mères de famille, toujours plus disposés à mettre notre journal entre les mains de leurs enfants, se plairont à reconnaître la haute portée morale et instructive de notre Prime.

Nos abonnés rouvriront plus d'une fois cet album, prenant à chaque nouvelle lecture un nouveau plaisir et y trouvant un détail, un renseignement, un conseil qu'ils n'avaient point remarqués encore. Ainsi les instruirons-nous en les récréant, et nous pouvons nous estimer satisfaits puisque c'est là le but que nous visons et auquel tendent toujours tous nos efforts.

NOS RÉCITS D'EXPLORATION

Dans quinze jours nous commencerons la publication d'un attachant récit d'exploration

Au Vieux Soudan

par AUGUSTE TERRIER

Secrétaire général du Comité de l'Afrique française, récit anecdotique spécialement écrit pour les lecteurs du *Journal des Voyages*, par notre distingué collaborateur, au retour du voyage qu'il a fait récemment sur les rives du Niger. Le mois suivant nous publierons

Chez les Cannibales

de la Nouvelle Guinée

pittoresque et captivant récit du séjour de deux années que fit un voyageur anglais chez les Papous anthropophages et qu'accompagneront de remarquables illustrations et une superbe page en couleurs.

A NOS LECTEURS

Nous tenons à remercier nos lecteurs de l'accueil enthousiaste qu'ils ont fait à nos trois nouveaux romans et à leur assurer que nous continuerons à les satisfaire. Nos numéros de décembre vont leur apporter, en effet, la lecture la plus captivante. Nous publierons quantité d'attrayants articles et d'amusantes variétés, et nos pages en couleurs alternant avec nos pages gravées sur bois soignée et la mieux illustrée. Aussi espérons-nous que nos lecteurs nous feront la plus active propagande en faisant connaître les attrait et les mérites du *Journal des Voyages*. Qu'ils disent autour d'eux tout le plaisir que leur procure la lecture de notre publication, toutes les joies qu'elle leur apporte chaque semaine, qu'ils nous fassent parvenir les noms et adresses de ceux de leurs amis qui ne connaissent pas encore le *Journal des Voyages*, nous nous ferons un plaisir de leur envoyer gracieusement quelques numéros spécimens.

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS

LA VIE ACTIVE

par le colonel ROYET

UN RECUEIL UNIQUE EN SON GENRE VÉRITABLE VADE-MECUM UTILE A TOUS

Entre tous, les abonnés du *Journal des Voyages* appartiennent à une élite éprise par tempérament et par goût des formes diverses de la *Vie active*. Il nous a paru qu'ils seraient heureux d'avoir entre les mains, non pas une prétentieuse panacée contre toutes les embûches de l'existence, mais une sorte de *Vade-Mecum*, clair, concis, aux images parlantes, propre à guider les énergies et les bonnes volontés dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

Aussi avons-nous établi, à leur intention, le captivant album *La Vie Active* que nous leur offrons en prime cette année. Le colonel ROYET, qui a bien voulu se charger de rédiger cet ouvrage, y a condensé tout un ensemble de connaissances et de conseils utiles, pratiques, honnêtes. Un long travail de prépa-

ration nous a permis de présenter ces matières sous une forme originale et tout enseignement solennel et doctrinal.

En somme, nous avons seulement tiré la philosophie et la leçon de l'œuvre romanciers, par les récits vécus des plus illustres explorateurs, par la science agissante et variée à l'infini de ses géographes, peut revendiquer à bon droit le titre d'*École d'Énergie*.

Inspirée par les conditions de la vie actuelle, notre belle prime se base sur les sentiments les plus droits et les plus élevés, sur le bon sens, sur le cœur, sur le commun amour de la Patrie.

EXTRAIT DU SOMMAIRE

- Pour être fort.
- Pour développer sa force.
- Pour utiliser sa force.
- La santé par l'hygiène.
- La marche, premier des sports.
- Sachons nous débrouiller.
- Pour savoir se diriger.
- La vie au grand air.
- Pour deviner le temps.
- Comment on campe.
- La cuisine improvisée.
- A travers champs et bois.
- Le long des rivières.
- La mer et la montagne.

Illustrations de HENRIQUEZ

A NOS LECTEURS

Cette prime est offerte gratuitement à tous nos nouveaux abonnés de six mois et d'un an. Exceptionnellement, tout abonnement de trois mois partant du 1^{er} novembre ou 1^{er} décembre et souscrit avant cette dernière date par mandat-poste de 2 fr. 50 (étranger 3 francs) adressé à M. le Directeur du « *Journal des Voyages* », 146, rue Montmartre, Paris, donnera aussi droit à cette prime gratuite qui sera envoyée dans la seconde quinzaine de novembre.

La recevront également tous ceux de nos abonnés actuels qui nous enverront avant fin novembre le montant de leur nouvel abonnement.

Voir en tête de cette page les conditions d'abonnement.

EXTRAIT DU SOMMAIRE

- A cheval et en voiture.
- Auto et bicyclette.
- Aérostation et aviation.
- Tir et chasse. Pêche et canotage.
- Incidents et accidents.
- Petits maux, et leurs remèdes.
- Pansement des blessures.
- Sachons nous défendre.
- Comment on arrête un cheval emballé.
- Secours aux asphyxiés et noyés.
- Comment une femme peut se défendre.
- L'art de voyager. Souvenirs de voyage.
- Comment aller aux colonies.
- Etc.

L'Ambassadeur Extraordinaire

Première Partie

La Mission Secrète.

PAR

Paul d'IVOI

Pour assurer au Mikado la suprématie du Japon sur les océans Pacifique et Indien le général Uko est chargé de partir en mission secrète en emportant un paquet contenant un pantalon qui lui est remis à Paris par le conseiller d'ambassade Arakiri. Mais on avait compté sans Midoulet, agent de renseignements, qui, ayant surpris le complot, part à la recherche du fameux pantalon qui cache les secrets d'Etat.

Ici intervient un jeune savant, Marcel Tibérade, qui, vivement impressionné par la beauté de Sika, la fille du général qu'il a aperçue à sa sortie de la légation de Corée, a eu le bonheur, quelques heures après cette vision charmante, de sauver la jeune fille d'un grave accident d'automobile. En reconnaissance, et devinant la situation précaire du jeune homme, le général

Uko veut attacher à sa personne le sauveur de sa fille et, pour mener à bien son étrange ambassade, lui confie le précieux pantalon avec mission de le suivre sans avoir l'air de le connaître.

Marcel et sa cousine Emmie, jeune orpheline qu'il a recueillie, partent pour la Côte d'Azur, le train va arriver à Marseille quand la fillette en circulant dans le couloir voit un individu sortir d'un des wagons en emportant un paquet sous son bras. Presque aussitôt de vives exclamations éclatent, elle croit reconnaître la voix du général.

Elle interroge un voyageur.

« C'est, lui dit-il, un monsieur qui réclame « son pantalon » qu'un audacieux cambrioleur vient de lui subtiliser. »

Chapitre III

EMMIE CONTRE
MIDOLET (Suite.)

MARCEL et Emmie parviennent à se faufiler devant la portière où le général Uko se démenait comiquement, menaçait, tempêtait, réclamait son vêtement, apostrophait les employés, le chef de gare, accourus, sans s'apercevoir qu'il se montrait dans une tenue incorrecte au suprême degré ! Le digne Japonais était en caleçon.

Près de lui, Sika, désolée du bruit et de la situation ridicule de son père, tentait de le calmer.

Elle finit sans doute par lui faire

entendre raison, car la portière se referma, cachant les voyageurs aux badauds. Une fois encore le visage de la blonde enfant reparut par une vitre abaissée.

« Combien d'arrêt ? demanda-t-elle.

— Vingt minutes.

— Alors nous aurons le temps de descendre. »

Elle disparut. La glace fut remontée.

Évidemment, le général revêtait un autre pantalon, tiré de sa valise.

Il allait descendre dans un instant.

Tranquilles de ce côté, Emmie et Tibérade se dirigèrent vers la sortie. Comme ils allaient l'atteindre, la fillette tira son cousin par la manche :

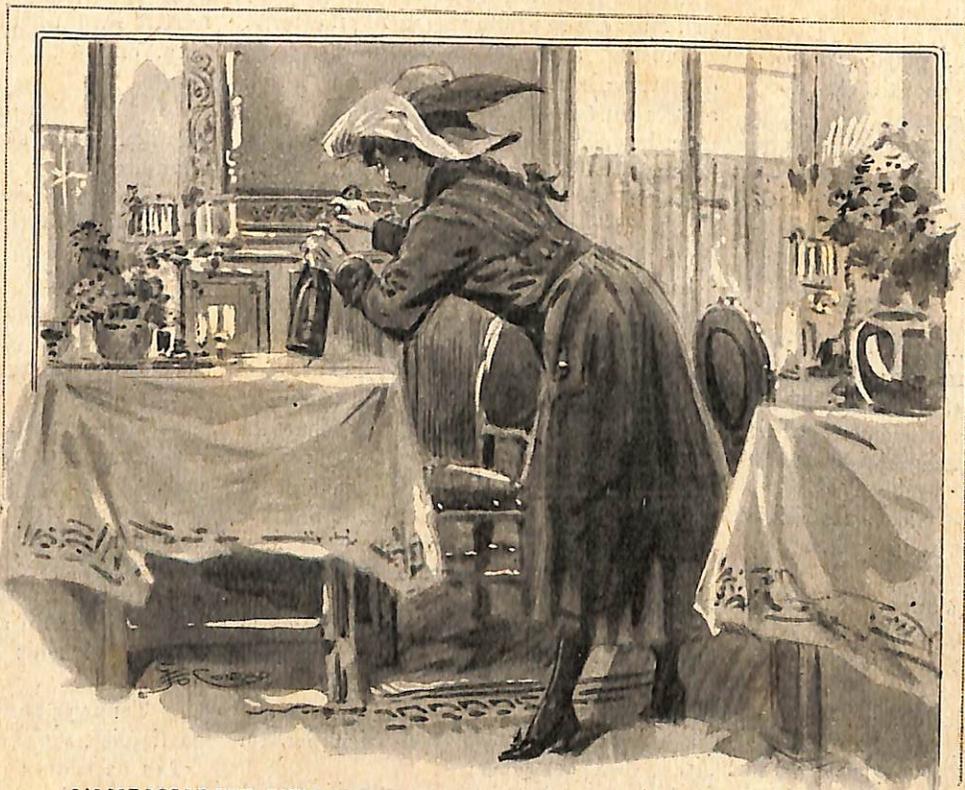
« Regarde ce voyageur en costume vert, là, devant nous ! murmura-t-elle d'une voix à peine perceptible.

— Je le regarde. Après ?

— Eh bien ! c'est lui !

— Lui ? Qui lui ?

— L'homme de cette nuit ; le voleur du



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

Débouchant le flacon, Emmie en verse le contenu dans la bouteille d'eau d'Evian. (P. 459, col. 2.)

pauvre général... Si, si, je le reconnais, je te dis. »

L'homme tourna les yeux de leur côté. Vite, Marcel entra na sa petite cousine qui résistait.

« Voyons, nous ne pouvons le faire arrêter.

— Pourquoi ?

— Ce serait avouer notre accord avec le général Uko.

— C'est vrai. »

Puis, avec son habituelle mobilité d'impression, la fillette prononça, toute sa gaité revenue :

« Après tout, c'est un voleur volé. Le vrai pantalon, celui qu'il cherche, lui passe sous le nez, dans ta valise. »

Dans la cour de la gare, ils prirent une des voitures en station et se firent conduire à l'hôtel Cannebière, désigné naguère par le général.

Cet hôtel, confort moderne, chauffage central, électricité, ascenseur (lift), etc.,

est situé à l'extrémité de la voie célèbre à laquelle il a emprunté son nom et a vue sur le vieux Port, si pittoresque, avec ses navires de toutes nationalités, ses quais bordés de hautes maisons, aux physionomies originales, et sillonnés d'innombrables tramways, emportant les voyageurs aux quatre coins de la grande cité commerçante.

Le chef de réception, très correct, les reçut avec les égards dus à des voyageurs de marque.

Et c'était justice, car, à l'énoncé de leurs noms, il s'écria :

« Vos chambres ont été réservées sur télégramme de Paris.

Premier étage ; numéros 5 et 6.

— Bien ! dit Marcel, comprenant que le général s'était, en cette occurrence, transformé en fourrier.

— Nous avons également réservé, continua le chef de réception, les chambres 1 et 2 sises en face de celles qui vous sont destinées.

— Bon, murmura Emmie pour elle-même, le général et sa charmante fille seront nos vis-à-vis. Commode si l'on a à échanger quelques paroles, à l'insu des curieux. »

Un garçon d'étage voulut prendre la valise des mains de Tibérade. Mais celui-ci lui fit signe qu'il désirait la porter lui-même.

« Ah ! plaisanta encore Emmie... Ne pas se séparer de l'objet précieux, le célèbre pantalon. »

Puis, par réflexion :

« On voit bien que les Japonais sont les Anglais de l'Asie. A-t-on idée d'un pari

semblable ! Se promener avec un pantalon que l'on fait porter par un autre. »

Mais ses réflexions furent interrompues. Le garçon avait sonné l'ascenseur, et le chef de réception exigeait que les voyageurs y prissent place, encore qu'ils n'eussent à atteindre que le premier étage.

Un instant après, ils se trouvaient sur le palier du first floor.

Le garçon les avait devancés. Il ouvrit les portes des chambres 5 et 6, s'assura que la communication n'était point close, et enfin consentit à laisser seuls les voyageurs dont il espérait évidemment un pourboire abondant.

Tibérade entra. Emmie, restée en arrière, tourna la tête au bruit d'une porte s'ouvrant au fond du couloir, et aussitôt elle s'écria :

« Ah ! c'est trop fort !

— Qu'y a-t-il encore, petite Emmie ? questionna Tibérade, revenant à elle.

— Tu ne devinerais jamais.

— Inutile de deviner ce que tu brûles de me dire.

— C'est juste. Eh bien, le voleur, tu sais, je viens de le voir ! Descendu au même hôtel que nous ! Donc il nous suit, ou plutôt il suit le pauvre général.

— Tu es certaine ?

— Si je suis certaine... Attends, je vais voir le numéro de la chambre qu'il occupe. »

En quelques bonds, elle fut à hauteur de la porte dont le grincement avait appelé son attention, puis rejoignant son cousin :

« Chambre 15, susurra-t-elle. Chambre 15. La signaler au général et avoir l'œil. »

Elle se tut brusquement.

Un groom venait de s'approcher d'eux, la casquette galonnée à la main :

« Qu'est-ce ? demanda Marcel d'un ton sec.

— M. Marcel Tibérade, chambre 5.

— C'est moi ! Ensuite.

— Une lettre pour monsieur. »

Le gamin tendait à son interlocuteur un pli cacheté. Le jeune homme l'ayant pris, le groom tourna sur ses talons et disparut, avec l'insouciance d'un employé qui s'est acquitté de son devoir.

Rompre le cachet, déplier le papier, fut pour Tibérade l'affaire d'une seconde.

Mais à peine eut-il jeté les yeux sur les quelques lignes tracées sur la feuille, qu'il murmura :

« A la bonne heure ! Nous ne prendrons pas racine ici.

— On part ? questionna la fillette.

— Demain.

— Et l'on va ?

— Écoute, ma chérie, tu vas le savoir. »

Curieuse, dressée sur la pointe des pieds, comme pour lire par-dessus l'épaule de son cousin, Emmie entendit celui-ci prononcer :

« Vous embarquer demain ; vos cabines sont retenues sur le *Shanghai*, des Messageries maritimes, à destination de Brindisi, Port-Saïd, Obock-Tadjourah. Là, quitter le steamer et descendre au Danakil-Palace. Civilités.

« Signé : Uko. »

« D'ici à demain, continua Marcel, nous avons le loisir de visiter Marseille. Petite Emmie, un brin de toilette et en route. En ce jour, nous sommes touristes. »

Sans doute, la promenade plaisait à la fillette, car cinq minutes s'étaient à peine écoulées qu'elle faisait irruption dans la chambre de son cousin.

Elle avait pu, en ce laps de temps, se brosser et changer de chapeau.

« Descends devant, fit Marcel. Je finis en cinq sec.

— Et l'on prétend que les femmes ont accaparé toute la coquetterie humaine, » soupira comiquement la fillette, en obéissant toutefois à l'injonction de Tibérade.

Elle descendit lentement l'escalier, comme pour réduire son attente en bas. Ainsi elle parvint sous le vestibule principal. Mais elle se rejeta vivement en arrière.

Causant avec le portier, elle venait d'apercevoir devant le bureau de l'hôtel, auprès du *tableau des réveils* appliqué au mur, le voyageur mystérieux du train, de la chambre n° 15, lequel on l'a deviné, n'était autre que Midoulet, l'agent du service des renseignements que l'on a vu opérer à la légation de Corée.

Depuis le moment où l'ambassade au pantalon lui avait été révélée, l'agent n'avait plus quitté la piste du général. Durant quatre jours à Paris, il avait tout tenté, d'abord pour s'emparer du vêtement en cause, ensuite pour retarder le départ du Japonais.

De là, l'apparence de cambriolage et les accidents dont Uko s'était plaint à Tibérade, lorsqu'il l'avait embauché comme porte-culotte, sous le prétexte d'un pari imaginaire.

Maintenant Midoulet conférait avec le portier de l'hôtel, et Emmie, dissimulée par un angle de la muraille, perçut cette réplique :

« Le *Shanghai* part donc bien demain matin à 7 heures ?

— Oui monsieur, à marée haute.

— Oh ! marée haute. Dans la Méditerranée, vous n'avez pas de marée.

— Pardon, pardon, monsieur, il y a un écart de près d'un mètre.

— Enfin, soit, la chose n'a pas d'importance. Veuillez seulement m'inscrire au tableau de réveil pour 5 h. 1/2.

— Chambre n° 15, monsieur ?

— Oui !

— Que monsieur soit tranquille. 5 h. 1/2. »

Lorsque Marcel Tibérade rejoignit Emmie, il la trouva en face du tableau de réveil, sur lequel le portier inscrivait gravement la mention : 15 — 5., 30.

Il lui fallut arracher la fillette à cette contemplation par un énergique :

« Oui ou non, m'accompagnes-tu, petite souris ?

— Voilà ! Voilà ! »

Du coup, elle se suspendit à son bras, et tous deux s'engagèrent dans les rues grouillantes de Marseille.

Le temps était propice à la flânerie. Tantôt à pied, tantôt en voiture ou en tramway, ils visitèrent le port de la Joliette, le

Vieux-Port. Ils firent le tour de la Corniche d'où le regard embrasse la côte accidentée et les îles roses dans le poudroiement doré du soleil, stoppèrent un instant sous l'ombrage des superbes platanes du Prado, traversèrent le parc Boreli. Pour finir, une rapide visite au jardin zoologique et au château de Longchamps, les conduisit à l'heure opportune pour réintégrer l'hôtel Cannebière. Mais, dès la porte, ils comprirent qu'un événement extraordinaire avait dû se produire. Une animation soudaine avait remplacé le calme qui régnait avant leur sortie. Maîtres d'hôtel, serveurs, chasseurs, garçons d'étage, filles de chambre, allaient et venaient, affairés, avec des gestes frénétiques. Des têtes inquiètes se penchaient sur la rampe de l'escalier. Une voix colère, que Marcel et Emmie reconnuèrent incontinent pour celle du général Uko, emplissait le vestibule de rugissements.

« Il n'y a pas de bon ordre qui tienne, monsieur. On s'est introduit dans ma chambre !

— Mais, monsieur le général, répondait le chef de réception tout ému, je vous certifie que notre personnel est au-dessus de tout soupçon !

— On m'a cependant cambriolé, monsieur !

— Nos voyageurs sont gens honorables.

— Moi, je suis volé, voilà ce que je sais !

— Mais quand, comment ?

— Les voleurs ont négligé de m'en informer.

— Enfin, le vol est-il important ? Vous concevez ce que j'entends par ce mot important ?

— Jugez-en vous-même, sans m'astreindre à l'étude du sens que vous appliquez aux mots ! Tous mes pantalons ont disparu.

— Tous vos pantalons ? Ah ! voilà qui est particulier, » s'exclama l'employé.

Les assistants répétèrent en écho :

« Voilà qui est particulier. »

Et le chef de réception reprit :

« Ce voleur est un maniaque... S'attaquer à des pantalons. Jamais je n'ai connu un délit semblable. »

Uko grinça des dents :

« Peu me chaut que vous ayez des précédents ou non. Ce qui m'intéresse, moi, c'est que je n'ai plus de vêtement de jambes, en dehors de celui qui me couvre en ce moment.

— Je crois, monsieur le général, fit gravement l'interpellé, que dans l'espèce ; c'est plutôt un mauvais plaisant qu'un escroc, qui s'est escrimé à votre détriment, néanmoins, nous allons mener une enquête sérieuse. Le bon renom de notre maison exige qu'un de nos honorables clients ne soit pas déshabillé en dehors de sa volonté. »

Emmie, jouant savamment des coudes, s'était faufilée au premier rang du groupe qui entourait les causeurs.

Profitant de ce que l'attention générale se concentrait sur un personnage qui plaisantait agréablement de l'aventure, elle passa sa main sous le bras de Sika, et

entraînant à l'écart la jolie Japonaise dont le visage exprimait à la fois l'anxiété et une gaieté retenue, elle murmura, assez bas pour qu'aucune oreille indiscreète ne pût intercepter sa confidence :

« C'est la suite du cambriolage du train. — La suite? Que voulez-vous dire? s'exclama son interlocutrice.

— Chut! Plus bas!
— Pourquoi?
— Parce que je connais le larron, rat de train de luxe et rat d'hôtel.

— Vous le connaissez, dites-vous?
— Je l'ai vu cette nuit et aussi ce matin. Cette nuit, comme il sortait du compartiment du général; ce matin, ici même.

— Ici?
— Où il est encore. Il occupe la chambre 15... C'est là qu'il faut chercher les objets volés et faire arrêter le filou. »

A cette proposition si normale cependant, Sika frissonna, Emmie sentit son bras potelé trembler sous sa main.

« Quoi? Vous n'approuvez pas l'arrestation? »

D'une voix assourdie, la jeune fille chuchota :

« Elle est impossible, chère petite amie. — Impossible... Je vous affirme qu'il a la chambre 15.

— Je vous crois. Seulement... »
Sika cherchait ses mots; on sentait qu'elle forgeait un mensonge.

« Seulement, pour le pari, il vaut mieux nous taire; avoir l'air d'ignorer le coupable, car un adversaire démasqué, démasqué par vous, chère mignonne, est moins à redouter qu'un agent tout à fait inconnu de nous...

— Vous croyez donc?...
— Que, celui-ci écarté, un autre surgirait...

— Alors, on le laissera s'embarquer demain matin sur le paquebot *Shanghai*?

— Il ne se doute probablement pas que nos cabines sont retenues.

— La sienne l'est aussi.
— Vous en avez la certitude?...
— Oui. »

Du coup, Sika se prit la tête à deux mains, dans un geste désolé qui lui fit oublier le souci de l'édifice gracieux de sa coiffure.

« Ah! si l'on avait pu partir sans lui, c'eût été la délivrance. »

Emmie la considéra avec une douceur caressante.

« Mon cousin vous est tout dévoué, mademoiselle Sika, et moi aussi, par conséquent. Donc une question. Il vous serait agréable que l'homme manque le paquebot? »

— Ce serait la quiétude, au moins pendant la traversée.

— Eh bien! soyez paisible. Mon cousin Marcel est malin comme un écureuil, il trouvera le moyen de brûler la politesse à ce voleur de pantalons. »

Et saluant la jeune fille stupéfaite de cette conclusion inattendue, Emmie s'enfuit, légère ainsi qu'un oiseau.

Au premier détour des couloirs, elle s'arrêta et, appliquant l'index sur son front,

à la façon popularisée par une revue connue, elle murmura :

« L'empêcher de partir, il faut y arriver, pour que M^{lle} Sika soit une fois de plus l'obligée de Marcel... Lui, il est trop timide. Si je ne m'en mêlais pas, il ne l'épouserait jamais. »

Sur ce, elle rejoignit Tibérade, ne lui souffla pas mot de son entretien avec la fille du général, mais de l'air le plus indifférent, elle proposa :

« Si nous faisons encore un tour de promenade avant le dîner? Ce sera notre ultime flânerie dans la patrie des galéjades. »

Il se laissa entraîner, sans soupçonner le plan qui s'élaborait dans la cervelle fantasque de la fillette. Dehors, elle s'arrêta devant les boutiques. Les bocaux jaunes et rouges d'un pharmacien parurent l'attirer invinciblement.

« Attends-moi! fit-elle brusquement... J'achète des boules de gomme. »

En coup de vent, elle entra dans le magasin pour en ressortir un instant après.

Elle rayonnait, mais ses boules de gomme étaient d'une espèce très particulière, car ce fut un petit flacon qu'elle dissimula prestement dans son sac à main.

« Qu'as-tu donc acheté? demanda Tibérade, qui avait surpris le mouvement sans en deviner la cause.

— Des boules et de l'eau dentifrice. »
Remontant la Cannebière, tous deux regagnèrent l'hôtel.

Tibérade, lui, monta à sa chambre, laissant Emmie. A peine seule, la fillette se mit à rôder dans les couloirs au rez-de-chaussée.

Ainsi, elle parvint à la salle à manger. Le personnel occupé ailleurs à cette heure, la salle apparut déserte. Les ombres du soir atténuaient la crudité blanche des nappes et l'éclat des cristaux. Dans cette demi-obscurité que la petite sembla considérer comme favorable, si l'on en jugeait par son sourire, Emmie se glissa jusqu'à une table dressée près d'une fenêtre. C'était précisément à cet endroit que Midoulet, habitant de la chambre 15, avait pris place au déjeuner.

Sa serviette roulée, sa bouteille d'Evian à peine entamée indiquaient que la table était encore retenue pour le soir.

En mouvements prestes, hâtifs, Emmie tira le flacon caché naguère dans son sac à main.

Un craquement du plancher la fit frissonner.

Elle se retourna brusquement. Fausse alerte.

Personne!
« Allons, murmura-t-elle, pressons-nous. »

Et débouchant le flacon, elle en versa le contenu dans la bouteille d'eau d'Evian. Puis, les lèvres distendues par un sourire mystérieux, une joie maligne illuminant ses yeux, elle se glissa dehors, remonta en courant à sa chambre, déposa son chapeau et, se jetant dans un fauteuil, parut attendre sans impatience l'heure du dîner.

(A suivre.)

Les Compagnies de « Rangers » sur le Rio Grande

Certaines régions des États-Unis, le Texas entre autres, sont demeurées le dernier refuge de bandits de toute sorte : contrebandiers, voleurs de chevaux ou de bétail, détresseurs de grandes routes ou de trains, cambrioleurs de banques, etc, on y rencontre les pires *desperadoes*.

De tout temps, le gouvernement américain s'est efforcé de prendre les mesures les plus énergiques pour mettre fin à leurs déprédations.

Dès 1832, les autorités décidèrent de créer des compagnies de *rangers* ou gardes forestiers, qui devaient surveiller toute la frontière séparant le Texas de ce qui est aujourd'hui le Nouveau-Mexique.

Ces compagnies, au nombre de quatre, comprenaient chacune deux cent soixante hommes.

Elles avaient alors à supporter tout le fardeau des conflits meurtriers, à l'époque où toute cette contrée se sépara du Mexique pour devenir une république indépendante.

En 1839, le congrès de la république du Texas, devant les atrocités sans nombre auxquelles se livraient les Indiens, forma de nouvelles compagnies de *rangers* qui se préoccupaient plus que de la défense des frontières : c'est ce corps qui aujourd'hui encore est entretenu aux frais de l'État du Texas.

Ces compagnies se transformèrent dans la suite, le gouvernement ayant engagé les services de certains bandits qui cherchaient à racheter leurs fautes passées en se mettant à la poursuite de leurs anciens compagnons.

On en était, en effet, arrivé à croire que pour cette rude besogne il fallait absolument employer des risque-tout, qui s'entre-tueraient avec les autres malandrins.

Il n'y avait guère que les assassins qu'on n'acceptait pas dans les rangs des gardes forestiers. Ce système, pourtant, ne devait pas donner de bons résultats. Aujourd'hui — et depuis près de quinze années — on y a complètement renoncé, et les *rangers*, à l'heure actuelle, se composent de deux compagnies seulement, comprenant sept hommes chacune, quatorze en tout; elles sont organisées sous le commandement d'un adjudant général, le capitaine John R. Hughes, qui est certainement l'un des hommes le plus déterminés qu'il soit possible de rencontrer.

Cette petite troupe, quelque incroyable que ce fait puisse paraître, suffit à maintenir la paix parmi cette population très hétéroclite encore.

Le capitaine Hughes est arrivé d'assez bizarre façon à joindre les rangs des *rangers*. Il y a près de trente ans, vers 1883, il vint établir un ranch aux abords du Rio Grande del Norte, et s'y livrait à l'élevage des chevaux, quand, profitant d'une absence de quelques jours qu'il fit à l'époque, une bande fameuse, connue sous le nom des « Frères Johnson », faisant irruption dans le pays, enleva tous les troupeaux de chevaux des environs.

Hughes, en revenant chez lui, se trouva presque ruiné, à la veille de la faillite. Il décida aussitôt de se mettre à la poursuite des voleurs et, après de longues et minutieuses recherches, finit par retrouver leurs traces dans le Nouveau-Mexique.

Il surprit les frères Johnson, au nombre de trois, au milieu des chevaux qu'ils avaient

dérochés : deux d'entre eux trouvèrent la mort de sa main; le troisième parvint à prendre la fuite.

Le ranchman, tout seul, assumait la tâche de ramener ce troupeau de bêtes — qui comprenait plus de deux mille animaux — à leurs propriétaires, ainsi que dans son propre ranch.

Il y parvint au milieu de difficultés sans nombre : la poursuite entière avait duré exactement une année, Hughes ne couvrant pas moins de 3,000 milles !

Cet exploit, véritablement extraordinaire, le désignait aux autorités pour qu'on lui confiât le commandement des *rangers*.

Depuis cette époque, il s'est acquitté de sa tâche avec un rare courage, en désorganisant les bandes armées et en amenant devant la justice de son pays les criminels les plus dangereux.

Il a lui-même rendu la justice de façon plus expéditive encore, dans certaines rencontres avec des *outlaws* qui ne sont jamais revenus pour conter leurs mésaventures...

Et malgré toute sa témérité qui ne connaît pas de bornes, le capitaine John R. Hughes est toujours sorti indemne des échauffourées les plus périlleuses.

Jamais il n'a reçu la moindre blessure, et il est vraiment prodigieux de voir ce qu'il est parvenu à faire avec la poignée d'hommes résolus qu'il a sous ses ordres.

Quinze *rangers*, lui compris, suffisent à maintenir l'ordre dans une contrée où les habitants sont au nombre de 2,236,000.

CORNIL BART.

A LA FRONTIÈRE LIBÉRIENNE

Les Diables de la Forêt

Cette petite République noire qui s'étend entre le Sierra-Leone anglais et notre Côte d'Ivoire occupe sur la carte une assez vaste

En août dernier des troubles ont encore éclaté à cette même frontière. Un chef Manon avait soulevé soixante-dix de ses sujets et marchait avec cette troupe sans cesse grossissante sur le poste de N'zo.

Plusieurs attaques eurent lieu où les chefs Somou et N'Doromou furent tués. Malheureusement, de notre côté nous eûmes à déplorer la mort du capitaine Héquet et de M. Barthié, agent de la Société commerciale.

Enfin, le 10 septembre, le capitaine Guionie marcha sur N'Zérékoré avec trois lieutenants et 130 tirailleurs. Le village fut enlevé, mais le lieutenant Forgeron fut blessé grièvement.

En présence de ces faits, le gouverneur général de l'Afrique occidentale a cru prudent d'envoyer une compagnie de renfort sur les confins du Libéria.

Par contre, au point de vue pittoresque, ce coin d'Afrique a conservé une sauvagerie dont nos gravures donnent une idée. Les féticheurs qui règnent en maîtres y revêtent encore les costumes les plus abracadabrants et apparaissent aux populations terrifiées sous l'aspect de diables à l'aspect repoussant.

Quant aux chefs et aux guerriers, ils s'affublent encore d'emblèmes aussi grotesques que barbares, destinés à épouvanter l'ennemi.

C'est pourtant par des procédés aussi enfantins qu'ils arrivent à fanatiser les tribus de la forêt et à les tenir dans une sauvagerie profonde dans l'arrière-pays de cette République noire un peu caricaturale dont les hommes d'État parlent toujours d'émancipation et de dignité.

AUGUSTE TERRIER.

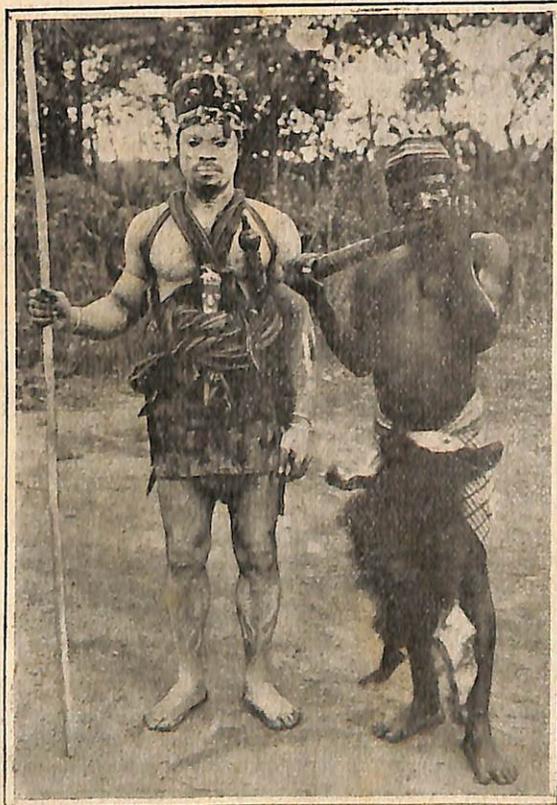


Les féticheurs de la contrée revêtus de costumes abracadabrants.

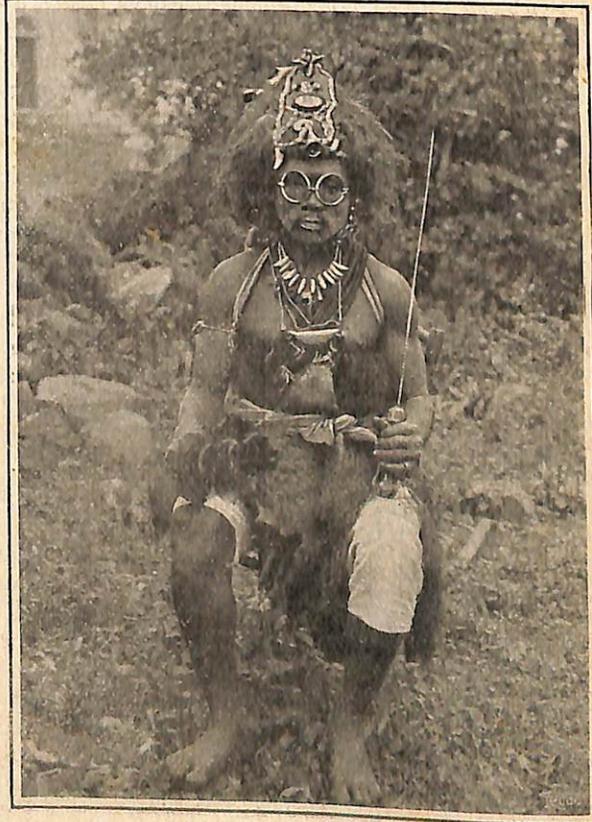
superficie et s'y enfonce à travers la forêt équatoriale jusqu'aux postes français avancés de la haute Guinée. Mais cette extension n'est que sur le papier. En fait, les Libériens, descendants d'esclaves libérés, n'occupent et ne dominent qu'une partie de la côte et c'est en vertu d'une fiction diplomatique que la France leur a reconnu les territoires de l'intérieur. Amabilité dont ils nous ont d'ailleurs récompensés en sollicitant l'appui et même le protectorat des États-Unis d'Amérique.

« Grattez le Libérien, disait un humoriste, vous retrouverez le sauvage. » En tout cas, on le retrouve en pénétrant dans l'intérieur du pays. Il y a encore là des tribus anthropophages et complètement hostiles à toutes relations avec les blancs. Les quelques voyageurs qui y ont pénétré y couraient de réels dangers.

C'est ainsi que la commission de délimitation qui a été envoyée il y a trois ans pour reconnaître la nouvelle frontière entre la France et le Libéria a dû souvent faire usage de ses armes contre des villages hostiles. Les deux voyageurs français Bailly et Pauly, qui ont été assassinés il y a quelques années, à Naolou, ont été martyrisés : Pauly notamment n'a expiré qu'après un long supplice que ne réparera pas assez le petit monument expiatoire qui s'est dressé dans ce village.



Un grand chef en tenue de guerre.



Un guerrier à l'aspect redoutable.

LES GRANDES AVENTURES
Capitaine

Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par
Louis BOUSSENARD

Au Mexique, pendant la campagne de 1866-67, le capitaine Vif-Argent fait partie avec son inséparable ami Mistoufle du corps français du colonel Dupin. Il est fils de l'ingénieur français Delorme qui avait monté au Mexique une belle exploitation minière et qu'un jour les Mexicains ont pillé et tué, lui enlevant sa fille Louise. M^{me} Delorme est revenue en France depuis 15 ans avec son fils Jean qui a voulu s'engager pour la guerre, sur la recommandation du commandant de Tucé, avec l'arrière-pensée de retrouver sa sœur. Vif-Argent et Mistoufle ont pu dépister une troupe mexicaine qui allait surprendre le camp du colonel de Brincourt. Ils ont même fait prisonnier un cavalier : c'est une jeune femme, la Hija Alferéz (fille lieutenant) qui commande une bande de Mexicains. Vif-Argent lui rend la liberté. Mais, un instant après, il est désarçonné par un lasso et jeté comme mort dans un charnier à cadavres, pendant que Mistoufle va donner l'alarme au camp. Vif-Argent sort du charnier et, de nouveau poursuivi, se réfugie dans une hacienda où il trouve la Hija Alferéz endormie. Il se cache dans la chambre, au moment où les cavaliers viennent prévenir celle qui les commande.

CHAPITRE IV (Suite.)

VIF-ARGENT ne perd pas un mot de cette conversation. Il sait que sa vie tient à un fil... Ces hommes sont armés jusqu'aux dents... lui, n'a rien, pas un couteau, pas une pierre... Il serait à leur merci... Et cette femme, cette femme à la fois si belle et si cruelle, le livrerait à eux...

Elle, en apparence impassible, a jeté autour d'elle un rapide regard.

Tout à coup elle dit :

« Vous avez dû être victime d'une hallucination... Les morts ne reviennent pas et les Carneros gardent jalousement les dépôts qu'on leur confie... »

— Mais, dona Alferéz, nous vous affirmons...

— Assez ! Je n'ai pas de temps à perdre à vos sottises !... Le chinguirito¹ vous a troublé la tête... Arrivons aux choses sérieuses. Combien êtes-vous d'hommes en bas ?...

— Dix-sept, Alferéz... Nous étions vingt. Ces damnés Français en ont tué trois...

1. Eau-de-vie de canne à sucre.

— Que Dieu ait leur âme ! Vos chevaux sont sellés, prêts à partir ?

— Oui, Alferéz !...

— Bien ! Dans quelques minutes, j'irai vous rejoindre. Nous partons...

— En pleine nuit ?

— Je le veux ainsi...

— Et où allons-nous, sans vous commander ?...

La jeune femme se redresse de toute sa hauteur :

« Domenico Benalès, dit-elle, en mar-

— Souvenez-vous encore que, si vous venez à démériter, il n'est pas de retraite, si cachée fût-elle, si sûre que vous la croyiez, qui vous préserverait du châtement que vous auriez mérité... »

Les quatre hommes, à ces paroles prononcées d'une voix dure où les mots sifflent comme des claquements de fouet, baissent la tête, ainsi que des bêtes domptées.

« Alferéz ! Nous vous appartenons, notre vie est à vous.

— C'est bien. nous partons pour Puebla. »

Les hommes tressaillent : ils savent que la place est investie, que les Français ont déjà donné deux assauts et que la ville n'est déjà plus qu'un monceau de ruines... essayer d'y pénétrer, c'est se vouer à la mort.

« Nous allons à Puebla ! répète la jeune femme. L'entreprise, étant difficile, impossible, est par conséquent digne de moi... et des fidèles que vous êtes. Allez et attendez-moi à la clairière des Roches Noires, je vous y rejoindrai dans quelques minutes.

« Ah ! un dernier mot ! Domenico, avant de partir, mettez le feu à l'hacienda, il ne faut pas qu'elle puisse servir d'asile à nos ennemis.

— Mais, Alferéz, du moins, dois-je attendre que vous l'ayez quittée...

— Encore une fois, ne discutez pas mes ordres, obéissez ! Et ne prenez pas soin de moi, je vous ai dit que je serais aux Roches Noires, j'y serai ! »

Et elle ajoute après un silence :

« Fermez toutes les issues. Si quelque maladroit se cache ici, le feu lui fera regretter son imprudence. Allez et faites vite... »

— Vous avez dit toutes les issues... même celle-ci ? dit encore Domenico en mon-

trant la seule porte qui permette de sortir de la pièce où ils se trouvaient...

— Même celle-ci ! » fait-elle.

Ils sont sortis. La dona Alferéz est seule.

Vif-Argent n'a pas bougé, n'a pas hasardé un geste.

Cette femme lui apparaît comme la déesse du mal. Il se souvient maintenant... Ce nom de dona Alferéz a été souvent prononcé au camp français, avec une sorte de respect effrayé.

Il avait tenu pour une légende née de l'imagination des troupiers cette histoire d'une femme, chef d'une guerilla, qu'on disait la plus courageuse et aussi la plus dangereuse de celles qui s'étaient organisées sur le sol mexicain.

On racontait que, douée en quelque sorte



CAPITAINE VIF-ARGENT

De ses deux mains lancées en avant, Vif-Argent saisit les bandits à la gorge. (P. 462, col. 3.)

chant droit vers l'homme et en lui posant le doigt sur la poitrine, il me semble que vous vous permettez de me questionner et d'un ton qui ne me convient pas.

« Prenez-y garde, je suis et je reste dona Alferéz, qui a sur vous droit de vie et de mort. J'ai pu, en raison de votre dévouement, me départir quelquefois de ma sévérité, mais je n'entends pas que vous vous oubliiez au point de manquer au respect, à la soumission que vous me devez.

— Alferéz ! Je vous jure ! balbutie le bandit.

— N'oubliez pas non plus que je suis la fille de Bartolomeo Perez qui, après notre grand Juarez, est au Mexique le maître des hommes et des choses.

— Oui, oui... nous savons...

du don d'ubiquité, cette femme — qu'on disait belle entre toutes — apparaissait au moment le plus imprévu sur les points les plus divers, qu'avec sa troupe de bandits elle tombait sur le flanc des troupes, tuait, massacrait sans merci. Pas de prisonniers, on affirmait qu'avant de les mettre à mort, elle les livrait à des tortures sans nom.

Et ce Bartolomeo Perez, dont elle la fille, a lui aussi sa légende. Il y a dans son passé un drame obscur de trahison et de vengeance. Il a voué aux Français une haine implacable. Les Mexicains l'appellent le Diable Noir, et lui attribuent une sorte de pouvoir infernal; son regard est doué, dit-on, d'une telle puissance qu'il fascine les serpents et les fauves. Et sa fille passe pour l'enfant du démon.

Et voici que Vif-Arget est auprès d'elle, qu'il n'a qu'à étendre la main pour écraser cette vipère, car que pourrait-elle contre sa force? Et eût-elle le temps d'appeler à son aide que ses suppôts ne trouveraient plus qu'un cadavre, et ne serait-ce pas son devoir de débarrasser les Français d'une pareille ennemie?

Ces réflexions traversent son cerveau avec une rapidité prestigieuse.

Et cependant il ne se décide pas à agir.

Il a écarté légèrement la tenture derrière laquelle il se cache, et il la voit qui, froidement, posément, s'enveloppe d'un manteau, passe ses armes à sa ceinture, pose sur ses cheveux noirs le sombrero mexicain.

Elle est debout, au milieu de la pièce, sans défiance.

Alors il écarte brusquement l'étoffe dont il était enveloppé et se dresse devant elle, les mains en avant pour la saisir.

« A nous deux, dona Alferéz, dit-il. Les morts ressuscitent et vous demandent des comptes. »

Ses doigts croient l'atteindre, s'abattre sur ses poignets.

Mais le plancher s'est ouvert et, dans une trappe admirablement machinée, la femme a disparu, comme engloutie dans les entrailles de la terre.

La trappe s'est refermée.

Un éclat de rire retentit et une voix lui crie :

« Fils de chien, *Chinaco* maudit! Cette fois, je te jure que tu ne ressusciteras pas. »

Ainsi elle savait que son ennemi était là, à quelques pas d'elle, et elle avait eu la puissance de dissimuler pour le mieux prendre au piège qu'elle avait préparé.

Lui s'est jeté à terre : il essaie de retrouver la trace des rainures de la trappe, mais il semble que le plancher ne présente pas une seule solution de continuité et il comprend que son effort serait vain.

Il court à la fenêtre par laquelle il a pénétré dans cette pièce.

Il l'ouvre avec une telle violence que les vitres volent en éclat.

Mais il pousse un cri de rage : du dehors les volets ont été fermés, de métal plein, solide, maintenus par des barres de fer.

Il recule, tourne sur lui-même, court vers la porte.

Il se rue de toute sa force sur les pan-

neaux. Mais là aussi la solidité de la fermeture défie tous les efforts. Les murs de cette retraite semblent être comme les flancs d'un navire de guerre.

Ainsi toutes ses hésitations sont châtiées par cette péripétie dernière.

Le voilà emprisonné, réduit à l'impuissance.

Tandis que son ennemie! Il entend les chevaux qui s'éloignent au galop, elle part pour Puebla! Quelle machination d'enfer va-t-elle ourdir contre les Français à qui elle semble avoir voué une haine implacable!

Vif-Arget a le sang aux tempes, une colère folle le secoue tout entier.

Il s'efforce de se contenir, de recouvrer son sang-froid.

Plus calme, il regarde autour de lui : ne trouvera-t-il pas une arme, un outil quelconque qui lui serve à s'ouvrir une issue?

Son regard tombe sur une longue étoffe suspendue au mur.

Un manteau. Il l'enlève, c'est évidemment une partie de costume appartenant à son ennemie, au-dessus un sombrero, portant des ganses d'argent, semblable à celui que portait l'Alferéz.

Et enfin, à côté un *machete*, l'arme terrible des anciens Mexicains, à la fois hache et poignard.

Il la saisit et attaque de toute sa vigueur la porte qui lui a résisté.

Ses poings étaient forts, mais combien sont-ils plus puissants, armés de la hache; déjà le bois cède, des craquements se font entendre, un des panneaux se disloque.

Oh! Il passera! Derrière cette porte, c'est l'espace, c'est la liberté, c'est la voie ouverte vers les compagnons d'armes...

L'ouverture s'agrandit.

Il pousse un cri de triomphe et s'élance.

Et recule avec une exclamation de surprise et de fureur.

Une gerbe de feu a jailli devant ses yeux.

Il fait un pas en arrière et alors il voit que, pendant ce court espace de temps, la pièce où il se trouve a été envahie par le feu. Les tentures flambent. Une lueur rouge, sinistre, enveloppe le bâtiment et apparaît à travers les ais qui se disjoignent. D'un bond désespéré, Vif-Arget se rue vers la porte brisée.

Le feu, qui semble sortir des entrailles de la terre, se dresse devant lui comme une muraille.

Vif-Arget se souvient maintenant de l'ordre qui a été donné.

Ah! la féroce créature! Se peut-il qu'une femme ait tant de haine que de vouer son adversaire à une mort aussi atroce.

Mourir! Eh bien, non! Pas sans avoir lutté jusqu'à la dernière seconde...

Le reflet des flammes l'éblouit, la fumée tourbillonne et pénètre dans ses yeux, dans ses poumons.

Il se sent chanceler, défaillir.

Mais il lui semble qu'une voix l'appelle, celle de sa mère :

« Jean! Mon petit... mon fils, ne meurs pas. »

Il s'élance dans le brasier... au hasard;

de toute la vigueur de ses jarrets. Autour de lui, c'est un épouvantable tourbillonnement, puis des détonations qui semblent des coups de feu.

Non. C'est le bois qui éclate, qui vole en débris dont quelques-uns l'atteignent.

Rien ne l'arrête. Il ne raisonne pas, il ne discute pas.

Il le verra. Il passera.

Sous ses pieds, une poutre se disloque. Il tombe, se redresse d'un effort de reins, se lance en des sauts énormes.

Et soudain se trouve hors de l'incendie, sur la terre ferme.

Mais le manteau qui couvre ses épaules a pris feu. C'est comme une tunique de Nessus qui lui ronge les chairs.

Il l'arrache et encore court en avant, à demi fou.

Et il se heurte à deux hommes, deux des *leperos* de la troupe, ceux qui sont restés pour accomplir l'œuvre de mort.

Les bandits, tout à leur crime, ne supposant pas qu'un être humain pût s'évader de cet enfer, s'apprentent à monter sur leurs chevaux, pour aller annoncer à leur Alferéz que sa fureur est satisfaite.

Vif-Arget se dresse; la surexcitation de ses nerfs a décuplé sa vigueur.

Avant qu'ils aient eu le temps de se mettre en défense, de ses deux mains lancées en avant, il les saisit à la gorge.

Ils poussent un han! d'agonie... Il serre... Ils tombent étranglés!

Et de ses doigts ouverts, deux cadavres tombent sur la terre.

Il regarde autour de lui, cherchant s'il n'est pas d'autres ennemis à abattre... Non! Il est seul!

Alors il s'aperçoit que ses mains sont horriblement brûlées, que ses bras, ses jambes le font douloureusement souffrir.

Qu'importe! Il est vivant! Il est libre! Son vêtement n'est plus qu'une loque roussie, dont les lambeaux pendent lamentablement.

Prestement, il dépouille l'un des cadavres de sa veste, de sa ceinture.

Il couvre du sombrero ses cheveux bouclés.

Le voilà en cavalier mexicain.

Les deux chevaux n'ont pas bougé : de son œil expérimenté, il choisit le plus vigoureux et, bravant l'âpre cuisson de ses chairs blessées, il se met en selle.

« Et vive la vie! et vive la France! » crie-t-il à pleins poumons.

Il se lance à galop perdu dans la direction de Puebla.

CHAPITRE V

Bec-Salé, de Sébastopol. — Où on se souvient de Brise-Tout. — Les pourquoi de Lenflé. — Puebla. — M. la Bombe. — Ça sent la mort!

« Donc, les moucheron, vous voudriez bien en savoir autant que papa Bec-Salé. Si vous croyez que c'est facile et qu'on attrape mon expérience aussi aisément qu'on siffle une prune à l'eau-de-vie...

— Oh! non! sergent, nous savons que...

— Silence, quand je parle! Je disais donc que depuis dix ans que je me trémousse sous la chechia, j'ai appris à con-

naître les hommes, les choses et les événements... Tenez, un exemple... Je suis allé en Crimée, et j'ai pris Sébastopol.

— Vous avez pris...

— Pas tout seul ! Je dirai même que la plus forte part du rabiote a été pratiquée par le chacal des chacals, le plus beau, le plus fort. Levez-vous un peu, quand je prononce son nom.

Ils sont là, au campement, une douzaine de zouzous, nouvelles recrues, des beaux gars, bien râblés, mais, dame ! l'air encore un peu bêtes ! qui n'ont pas le chic des vieux, des lascars finis.

A l'ordre du sergent-trompette, ils se dressent à l'ordre :

« Celui-là dont je vous parle, c'est le zouave de Malakoff, Brise-Tout ! Saluez ! dont que moi j'étais le clairon¹, même que j'y ai laissé la moitié de la main et une trompette premier choix, et que lui, Brise-Tout, a planté le drapeau sur la tour de Malakoff, c'est pour vous dire que d'avoir vu ça, ça vous ouvre la jugeotte.

— Et sans vous commander, sergent, qu'est-ce qu'il est devenu, M. Brise-Tout ?

— T'es bien curieux, Lenflé, enfin, je condescends... qu'il a épousé une crème de jeune fille, qu'était la fille d'une grande dame russe, et que l'empereur était représenté à son mariage, et que Brise-Tout est riche et heureux, ce qu'il avait bien gagné. Mais je reviens à vos questions : vous voulez savoir pourquoi nous sommes ici, au Mexique qu'est un pays lointain. Moi, j'y suis, tout simplement parce que je ne peux pas vivre sans être zouave, sans me battre, sans risquer de me faire trouer la peau.

« J'ai rengagé... et me voilà ! C'est compris, pas vrai ?

— Oui, sergent ! Mais nous, pourquoi que nous y sommes ?

— Parce que c'est la consigne, et qu'un zouave, ça n'a qu'à obéir.

Le questionneur, le nommé Lenflé, ainsi nommé parce que, sauf votre respect, il a des joues pleines et roses comme un jeune poupon au berceau, ne se tient pas pour battu.

« Oui, sergent ! Mais... pourquoi les Français sont-ils au Mexique ? »

Bec-Salé a un mouvement de recul. La question est précise et lui est arrivée en pleine poitrine.

« Pourquoi?... fait-il, mais tout le monde sait ça, c'est clair comme le jour.

— Peut-être ben pour les ceusses qui sont savants, mais pour moi, pour mon copain Petit-Pain, pour le grand Chabraque qui n'ont guère été à l'école... vrai de vrai ! Nous n'y comprenons rien.

« Pour lors, sergent, vous qu'avez de l'instruction, nous vous demandons de nous démêler ça. »

Bec-Salé tousse, se mouche, prend sou temps.

Bec-Salé est un brave luron : il s'est battu comme un lion sous les remparts de Sébastopol où il a gagné ses galons.

Il est le premier clairon de France et sonne la charge, en pleine mitraille, pendant des heures, sans que le souffle lui manque.

Bref, c'est un zouave fini, mais voilà ! il n'a pas l'esprit très clair quant aux choses de la politique.

La curiosité de ces braves enfants l'embarasse, et pourtant il ne veut pas rester court... lui, un sous-off, un sergent... Ça serait du propre !

Il se redresse, pose sur sa hanche sa main mutilée et dit :

« Si vous n'êtes pas les dernières des tourtes, vous allez comprendre ça tout de suite.

« Voilà ! Il y a l'ana... l'ana... l'anarchie au Mexique.

— Quoi c'est ? L'anaquie...

— C'est le boulevari... le dos par-dessus tête... alors, comme on doit de l'argent à M. Jecker...

— Qui c'est, M. Jecker ?

— C'est... un Suisse ! Alors les Anglais, les Espagnols et les Français sont venus frotter les puces aux Mexicains...

— Mais il n'y a plus d'Anglais, il n'y a plus d'Espagnols, pourquoi c'est-il les Français tout seuls qui se grouillent ici, depuis près de deux ans ?

— Parce que... parce que... et puis, à la fin, assez ! Nous avons un empereur... un empereur qui s'appelle Napoléon.

— C'est pas celui qui est mort à Sainte-Hélène ?...

— Emptoté ! Puisque celui-là, c'est le numéro trois. Eh bien ! il a dit comme ça... faut marcher... on marche... on se fera casser la margoulette, et ça fera le compte¹.

Lenflé et Petit-Pain et Chabraque n'ont pas l'air convaincu, et le premier ouvre son large bec pour continuer son interrogation, au risque de se faire enlever dans les grands prix par Bec-Salé.

Mais, à ce moment, pour sauver la mise au sergent, éclate un formidable fracas. C'est l'attaque de Puebla qui recommence.

(A suivre.)  LOUIS BOUSSENAUD.

1. La première proclamation lancée aux Mexicains par les trois puissances européennes disait (janvier 1862) : « Les trois nations dont il semble que le véritable intérêt soit d'obtenir satisfaction des outrages dont on les a frappées, ont une ambition plus élevée, poursuivent un but d'une utilité plus grande encore et plus générale. Elles viennent tendre une main amie au peuple qu'elles voient avec douleur consumer ses forces, éteindre sa vitalité sous la funeste action des guerres civiles et de perpétuelles convulsions... »

A NOS ABONNÉS

Tous nos abonnés recevront gratuitement, encartés dans ce numéro, les

Titres, Tables et Couvertures

 du deuxième semestre 1911
(1^{er} juin — 30 novembre)

Tome 30 de la 2^e série du « Journal des Voyages », que nous pouvons envoyer franco à nos lecteurs aux conditions énoncées en tête de ce numéro.

Les Secrets de l'Océan

PHOTOGRAPHIES SOUS-MARINES

Les êtres marins sont parmi ceux qui offrent le plus d'intérêt aux amateurs de sciences naturelles, en raison même de l'élément mystérieux au sein duquel ils vivent et où il est plus difficile que partout ailleurs d'aller les observer.

A ce point de vue la création des aquariums a, de tout temps, rendu de grands services, en permettant d'étudier les animaux aquatiques dans leur « milieu extérieur ». Mais l'aquarium est une construction artificielle où manquent bien des éléments permettant de reconstituer l'exacte vérité. Et la photographie sous-marine a, de nos jours, apporté un réel et sérieux appoint à ce genre d'observations.

Nous n'en voulons pour preuve que les quelques exemples que nous reproduisons ci-contre où des poissons et des mollusques ont été surpris par l'objectif dans les conditions et dans « l'ambiance » où ils évoluent en réalité.

Voici d'abord (fig. 1), sur les fonds sableux où il se plaît, le curieux poisson-ruban, de son nom scientifique *trachypète*, être bizarre au corps singulièrement allongé et comprimé, comme s'il avait été passé sous les cylindres d'un laminoir, et qui, chez certaines espèces, comme le *regalec gladius* par exemple, peut atteindre 4 mètres de longueur, sur quelques millimètres seulement de largeur. Ces poissons, rares sur nos côtes, y viennent cependant s'échouer quelquefois à la suite de tempête, et sont toujours alors, pour ceux qui les trouvent, un objet de compréhensible curiosité.

La *scorpène*, que représente la figure 2, est beaucoup plus fréquente. C'est un poisson d'une remarquable laideur, hérissé de verrues et de tubercules, et d'un aspect si peu appétissant que les noms de *porcus*, *serfoja*, etc... ont été choisis pour en désigner les différentes espèces. L'animal se rattache sur ses couleurs assez vives et son goût agréable. A son point de vue personnel peut-être n'apprécie-t-il pas ce dernier avantage à sa juste valeur.

Mais si nous avons du goût pour la chair de ce poisson, son voisin de la figure 3 se charge de nous rendre la pareille. Si ce n'est lui, c'est tout au moins son frère, car il appartient à la redoutable famille des squales, tous plus ou moins amateurs de chair humaine, comme chacun sait. Celui-ci est une *roussette* (*scyllius*) assez inoffensive... Il ne faudrait cependant pas trop s'y fier...

Cette espèce de grosse anguille que nous voyons figure 4, est une *murène*. Sa chair grasse et délicate a toute l'estime des gourmets. Et, ici encore, la réciproque est vraie... A tel point que les anciens Romains n'hésitaient pas, lorsque l'occasion s'en présentait, à nourrir les murènes qu'ils élevaient dans leurs viviers, avec des esclaves !... C'est du moins ce que nous rapporte l'histoire, au sujet d'un certain affranchi, Pollion, qui saisissait toutes les occasions de condamner à mort ses serviteurs et engraisait ses anguilles favorites à leurs dépens... C'était d'une économie bien entendue.

Passons vite, la place nous étant limitée, sur les figures 5, 6 et 8. La première nous présente un mollusque marin, une *doris*, sorte de grosse limace verruqueuse dont les œufs forment des chapelets de rubans roses dans les varechs. Ces animaux présentent la curieuse particularité de se défendre... avec les armes d'autrui. En effet, inoffensives par elles-mêmes, les doris et leurs alliées se nourrissent d'actinies et de divers autres coelentérés qui possèdent des organes venimeux, appelés nématocystes, et

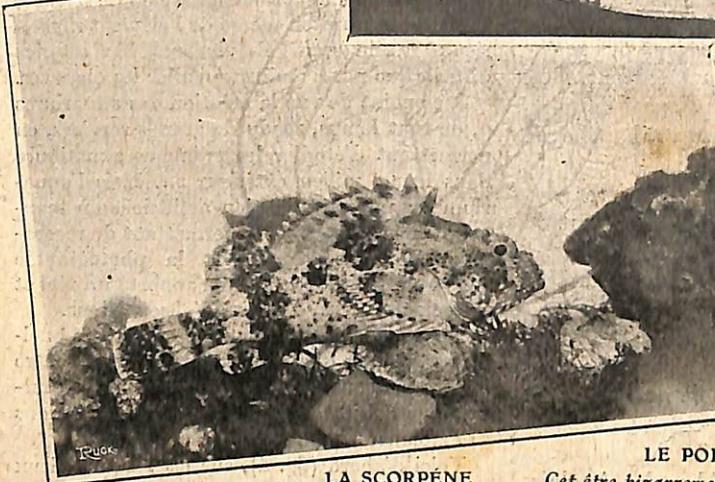
1. Les aventures de Brise-Tout et les premiers exploits de Bec-Salé sont racontées dans le *Zouave de Malakoff*. Voir les nos 305 à 347 (2^e série).

assez comparables aux poils vénéneux des orties. Or, les nématocystes, par un étrange phénomène digestif, traversent l'estomac et les tissus du mollusque et reviennent hérissés



image de droite représente une blennie.

Mais la photographie la plus intéressante est celle de la figure 7, où l'on voit, à côté de cet objet bizarre en forme de cône spiralé, qui n'est



LA SCORPÈNE

Cet animal répugnant est tout hérissé de verrues et de tubercules.



LE POISSON RUBAN

Cet être bizarrement comprimé peut atteindre quatre mètres de longueur.

UNE ROUSSETTE

Amateur de chair humaine, elle appartient à la famille des squales.



UNE MURÈNE

Sa chair grasse et délicate a toute l'estime des plus fins gourmets.



UNE DORIS

Sorte de grosse limace dont les œufs forment des chapelets de rubans roses.

d'un réseau défensif ses tubercules, à l'extérieur. Il faut ajouter que la doris ne paraît aucunement souffrir ni de l'ingestion, ni du « trajet » interne de ces mille petits poignards empoisonnés. Au-dessous d'elle est un ptéroïs à la curieuse nageoire dorsale divisée en forme de plumes, pareilles aux coiffures de guerre des Peaux-Rouges. Enfin la dernière



autre chose que l'œuf d'un requin des mers américaines (*Heterodontus Philippi*), l'alevin lui-même qui naît de cet œuf, et que l'on n'avait jamais, à notre connaissance, vu éclore jusqu'ici. Ce qui démontre mieux que tous les commentaires, l'utilité et l'importance du document photographique, appliqué, ainsi que nous le disions au début, à l'étude des êtres sous-marins.

LUCIEN ZÉVORE.



UN ŒUF DE REQUIN

C'est l'alevin lui-même que nous voyons naître de cet œuf en forme de spirale.

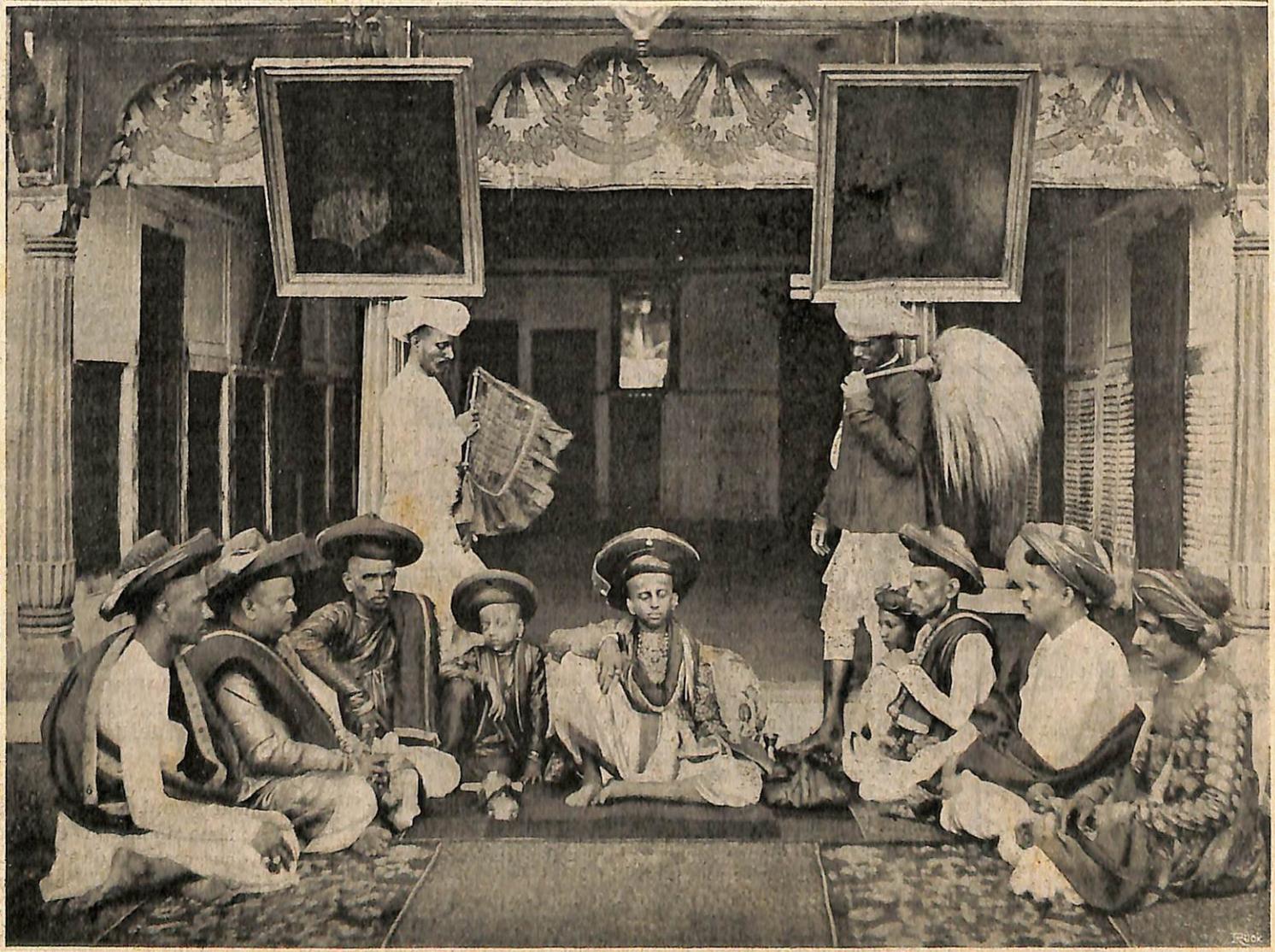
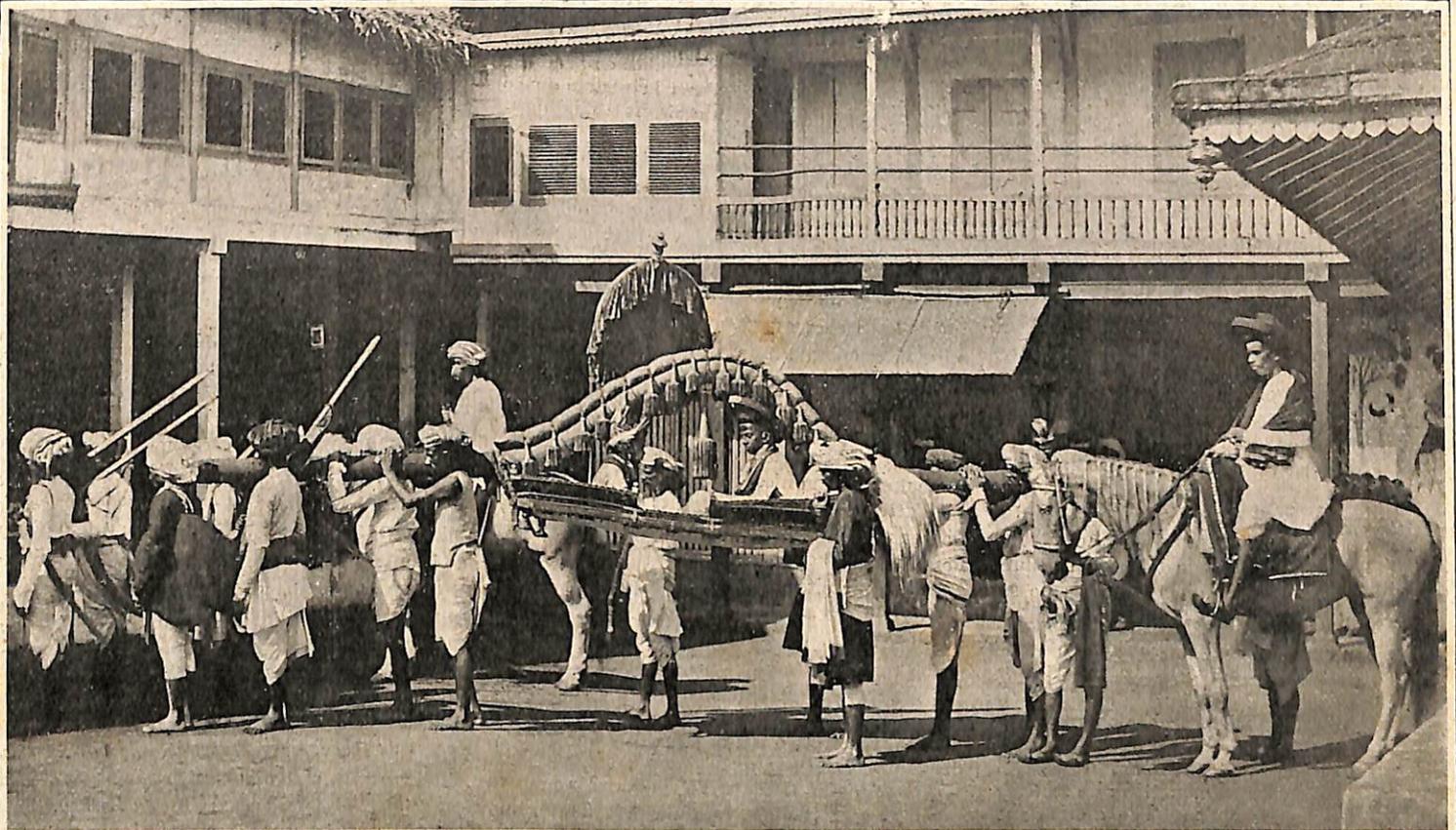


UN PTÉROÏS

Sa nageoire dorsale est divisée en forme de plumes pareilles aux coiffures des Peaux-Rouges.

UNE BLENNIE

Ce bizarre poisson à la physionomie presque humaine possède un aiguillon dorsal redoutable.



A LA COUR DU RAJAH DE KARALI

Installé dans un palanquin de forme bizarre, ce jeune prince quitte son palais pour se rendre à l'école de théologie dont il est le fondateur.



Accroupi au milieu de ses secrétaires d'Etat, ce jeune monarque préside un « durban », ou conseil des ministres, et discute les questions politiques.

Le Fanatisme Musulman

Préjugés et Croyances
de des Tripolitains

On a dit avec raison que la population de la Tripolitaine était plus fanatique et anti-européenne que toutes les autres nations musulmanes. On peut ajouter qu'il n'est pas de pays au monde où l'on ait à enregistrer la pratique de superstitions aussi grossières.

Et c'est même là une cause de danger constant pour l'étranger qui arrive dans ce pays bizarre, car les gestes et les mots qui lui paraissent, à lui, très naturels peuvent constituer de graves injures aux yeux ou aux oreilles d'un Tripolitain!

Par exemple, quel que soit le degré d'intimité qui règne entre un indigène et un étranger, celui-ci n'a pas le droit de demander à celui-là des nouvelles des membres féminins de sa famille, qu'il s'agisse de sa femme, de sa mère ou de sa grand'mère!

Et voici, à ce sujet, une anecdote caractéristique :

Le chef d'une mission archéologique allemande, qui avait entrepris des fouilles aux environs de Benghazi, reçoit un matin la visite d'un nomade du voisinage, anxieux de trouver un remède pour calmer la rage de dents dont souffre sa vieille mère.

L'Allemand lui donne un calmant; et, le lendemain matin, rencontrant l'Arabe aux abords du camp, il lui demande naturellement si le remède a produit de l'effet, si sa mère s'en est bien trouvée.

Il avait à peine formulé cette question, que l'Arabe, étouffant un cri de colère, entr'ouvrit les plis de son burnous comme pour saisir son poignard. Et il gronda :

« Chien de chrétien! Qui t'a permis de parler de ma mère? »

L'Allemand s'empressa de mettre fin à sa mission archéologique et pliait bagage dès le lendemain!

Faire claquer ses doigts en présence d'un Tripolitain constitue un outrage qu'il ne pardonne pas aisément. Il est impossible de fournir à cette superstition une explication logique.

Mais on a cité le cas d'un Italien qui fut mortellement blessé d'un coup de couteau par un indigène, parce que, causant avec un compatriote dans un café maure, il avait ponctué une phrase en exécutant plusieurs claquements des doigts.

Voulez-vous indisposer un Tripolitain et le faire sortir de ses gonds? Vous n'avez qu'à vous asseoir devant lui, sur un siège, en croisant vos jambes l'une sur l'autre! Si vous les croisez aux chevilles, l'insulte n'est que vénielle.

Si vous les croisez aux genoux, elle est mortelle!

Ici, nous trouvons une explication acceptable. Cette superstition date, dit-on, de l'époque des Croisades. Tout soldat chrétien mort à la guerre sainte était en-

terrés les jambes croisées aux chevilles, s'il en était à sa première croisade, ou croisées sur les mollets, s'il en était à sa deuxième. Ainsi donc, un Européen qui croise ses jambes en présence d'un Tripolitain a l'air, dans la pensée de ce dernier, de le narguer. En croisant ses jambes, il oppose la Croix au Croissant!

Mais voici qui est encore plus étrange. Le mot *Madrid* ne désigne pas, dans le langage des Tripolitains, la capitale de l'Espagne, mais bien le « Roi du Mal », c'est-à-dire le diable!

Or, de même que les Juifs s'interdisaient de prononcer à haute voix le nom de Jéhovah, de même les Berbères sont persuadés que le démon considère comme une insolente provocation le fait de prononcer son nom.

Deux Espagnols qui causeraient de leur capitale en présence de Tripolitains risqueraient de se voir maltraiter, et peut-être assassiner! Tuer un chrétien n'est pas un crime! Mais attirer l'attention du tout-puissant « Madrid » sur de bons mahométans, c'est là une horreur sans nom!

Pour finir citons ce trait de mœurs.

Quand deux adeptes du Prophète se rencontrent, ils s'abordent en échangeant ces formules :

« *Salaam alik!* Paix à toi!

— *Ualikum salaam!* Et à toi aussi la paix! »

Mais un chrétien n'a que le droit de demander à un musulman :

« *Salk' hair?* Comment êtes-vous? »

S'il se servait de la formule précédente, on ne manquerait pas de l'accuser de se moquer du Prophète!

JACQUES D'IZIER.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus
du Continent Noir

Par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)

000

Au territoire du Tchad, dans le Sud du Ouadaï, le capitaine Frisch, un Alsacien, chargé de l'avant-garde de la colonne du colonel Magnien, 350 hommes et deux canons. Le lieutenant Deresne lui rend compte de son inquiétude, devant le silence de l'ennemi qu'on sent aux aguets. Toutes les précautions sont prises. Mais un homme paraît soudain devant le capitaine et lui remet ce message : « Je ne l'ai pas oublié. Prends garde à Oswald et aux tamarix! « OURIDA. »

Frisch se rappelle cette Ourida. C'est la fille de notre ennemi, le caïd Hellal. Oswald Ruchlos était un ancien légionnaire, qui s'était bien conduit au Maroc, malgré qu'on eût signalé de lui des correspondances suspectes. A l'expiration de son service, il avait sollicité un rengagement pour l'une des dernières campagnes du Tchad, lequel lui fut accordé en raison des services rendus, et il avait fait partie de la colonne qui assiégea Ouanyanga dans l'Est du Borkou.

Et les ennemis attaquent en se dissimulant derrière des tamarix qu'ils poussent devant eux. Le combat est dur et la colonne se masse pour soutenir le choc.

Chacun fait son devoir et les hommes se montrent à la hauteur de leurs chefs.

CHAPITRE III

L'ENVELOPPEMENT (Suite.)

FRISCH, Deresne, Bellanger, tous les officiers se multipliaient : le petit du Bouchet, une balle dans la jambe, se portait d'un point à l'autre en sautillant; il avait refusé de se laisser penser aussi longtemps que tous ses hommes ne seraient pas abrités. Huit tirailleurs déjà avaient succombé; une vingtaine étaient blessés, et le désastre eût été complet si les Snousia avaient eu des cartouches en assez grand nombre; mais, visiblement, pour économiser leurs munitions, ils tiraient de plus en plus lentement.

Lorsque la troupe fut à l'abri, on s'occupa des animaux, chevaux et mulets, dont plusieurs déjà avaient été frappés : un rempart s'éleva rapidement devant eux, qui servit en même temps à couvrir les deux sections de réserve.

Sur l'ordre de Frisch, les tentes avaient été abattues, afin de ne pas offrir de point de mire à l'ennemi; les caisses de conserves et de biscuits avaient été empilées les unes sur les autres, et formaient

LES SPLENDEURS DE L'INDE

A la Cour du Rajah de Karauli

C'est le rajah de Karauli, dont les domaines, d'une étendue médiocre, font partie du Rajputana, vaste territoire situé dans le Nord des Indes, et que peuple une race guerrière qui a su, à travers les siècles, maintenir son indépendance.

Le Karauli ne compte, en chiffres ronds, que 160.000 habitants.

Mais un coup d'œil jeté sur le tableau que les statisticiens anglais viennent de dresser pour résumer les données du recensement opéré cette année aux Indes nous apprend que le Karauli peut s'abandonner à une légitime satisfaction en se comparant, par exemple, au Sikkin, petit royaume indépendant situé dans l'Himalaya, et qui ne compte que 60.000 habitants, ou au Banganapalle, royaume de la région de Madras, peuplé d'un peu plus de 32.000 âmes ou encore au Sandour, dont l'orgueilleux rajah compte 11.200 sujets — en tout et pour tout!

Malgré le petit nombre de ses sujets, le jeune monarque de Karauli dispose de revenus considérables — fortune amassée de siècle en siècle par les Jadon Rajput, famille d'antique noblesse dont il est le dernier rejeton.

Parmi ses trésors, on parle surtout de son collier de perles fines et d'émeraudes, qui est l'un des plus beaux que l'on connaisse. Sa valeur est estimée à « quinze millions de francs »!

Le jeune prince, qui vit modestement, ne recherche guère les occasions d'exhiber ses richesses. Il préfère s'occuper d'œuvres pies et il a fondé dans sa capitale une école de théologie hindouïste, où les plus fameux bonzes du Nord de l'Inde viennent faire assaut d'éloquence sacrée.

Précisément, la première de nos photographies le montre au moment où, installé dans un palanquin de forme bizarre, il quitte son palais pour se rendre à l'école de théologie et entendre discuter les « pandits » (prêtres).

La seconde photographie nous fait assister à un « durban », ou conseil des ministres. Accroupi au milieu de ses secrétaires d'Etat et flanqué de deux dignitaires qui portent deux des emblems royaux (l'éventail de soie jaune et le chassemouche en poil de yak), le jeune monarque discute des questions politiques.

Pauvre petit prince! Son air soucieux n'indique pas que la présence de ses ministres lui procure une joie folle!

Christian BOREL.

un réduit dans lequel le caporal infirmier, remplaçant le docteur tombé au début de la lutte, avait improvisé une ambulance. Les spahis avaient fait coucher leurs chevaux et s'abritaient derrière, pendant que leur chef, réduit par cette défensive obligée au rôle d'officier du génie, achevait de piquer des éléments de tranchée qui formeraient flanquement aux angles du carré.

Vers huit heures du matin, après deux heures environ d'un labeur acharné, la défense était à peu près achevée; il ne restait plus qu'à donner du relief aux parapets pour rendre suffisante la sécurité du couvert.

Des épaulements avaient été construits pour les pièces : on les y traîna, et, bientôt, deux obus à balles tombant au milieu d'un groupe de Snoussia que l'immobilité du camp français avait encouragés à se découvrir, apprirent à l'ennemi que le moment de l'assaut n'était pas encore venu.

Profitant d'une accalmie, Frisch avait réuni autour de lui les chefs des différentes faces; il s'était fait rendre compte des pertes, avait fait distribuer des cartouches, des boîtes de conserves, et une ration d'eau prélevée sur la réserve. Quant aux animaux, ils ne seraient abreuvés qu'à la nuit, lorsqu'il serait possible de les conduire au « ghedir » d'un petit oued dont le lit se creusait à une centaine de mètres du front.

— Nous avons plus de deux mille de ces gredins-là sur le dos, observa Deresne.

— Dites le double, rectifia le lieutenant d'artillerie; si le colonel ne vient pas à la rescousse, nous laisserons tous notre peau ici.

— Il est prévenu maintenant, dit Frisch; le sergent télégraphiste a lancé plus de dix fois la même dépêche, depuis une heure, par le « sans fil », et c'est providentiel, car un projectile vient de briser le manipulateur : nous ne pouvons plus communiquer du tout.

— Comme, d'autre part, nous ne pouvons rien recevoir, conclut le lieutenant de spahis, nous allons rester dans une incertitude qui sera loin d'être gaie.

— Surtout si elle se prolonge, fit Deresne.

— Le colonel va certainement expédier une colonne de secours, continua le lieutenant d'artillerie, mais quand sera-t-elle là?

— Toute la colonne ne sera pas de trop pour nous tirer du pétrin, murmura Deresne, et il lui faut bien trois jours pour nous rejoindre.

— A moins que le colonel ne fasse partir ses trois escadrons en flèche, observa Dubrac : dans ce cas ils peuvent être ici après-demain dans la matinée.

— Ce que je redoute, ajouta Bellanger, c'est ce qui se passera la nuit prochaine, *à fortiori* la suivante, si nous tenons jusque-là, car nous serons exténués par le manque de sommeil et plus faciles à surprendre.

— Nous nous reposerons par moitié dans la journée, dit Frisch. Il serait impardonnable de nous laisser surprendre.

Un sergent arrivait, de la face sud :

— Le capitaine Fleury est mort, articula-t-il d'une voix altérée..., une balle au cœur.

C'était l'heure des mauvaises nouvelles; un caporal de la même compagnie accourait vers le capitaine :

— On aperçoit des mouvements au loin, très loin, dit-il d'une voix haletante, à 2,000 mètres au moins; si ce n'était pas dans la direction du Sud, je croirais que ce sont les nôtres qui arrivent.

Frisch suivit les deux gradés; il examina avec soin les indices suspects qui lui étaient signalés et reconnut des groupes compacts d'Arabes.

— Le coup a été supérieurement monté, dit-il; l'homme qui a dirigé cette expédition des Snoussia est certainement supérieur à leur chef ordinaire.

Et le nom du père d'Ourida lui vint à l'esprit... Était-ce vraiment lui?

Le camp était maintenant complètement cerné.

A midi, à la suite de quelques décharges heureuses des mitrailleuses, le feu des Snoussia cessa tout à fait, et leurs lignes parurent se replier un peu en arrière. Quelques coups de canon accompagnèrent dans leur retraite les fractions les plus vulnérables.

L'ennemi élargissait son investissement, mais sans songer à se retirer.

Frisch résolut de profiter de ce répit inespéré pour envoyer les animaux au « ghedir » et faire procéder à la construction d'une sorte de redoute formant réduit, où, en cas de surprise, tout le monde pourrait se réfugier; il en traça lui-même les trois faces principales, laissant l'ouvrage ouvert provisoirement à la gorge : on le fermerait au besoin avec les caisses du convoi.

L'interprète, tenant à se rendre utile, se chargea de la surveillance des travailleurs, mais il était bien superflu de les stimuler; ils piochaient avec acharnement et les hauts parapets s'élevaient comme par enchantement.

Un soleil de plomb dardait au zénith d'un ciel sans nuage, des rayons de feu; l'air surchauffé tremblotait à la surface du sol comme la vapeur au-dessus d'une chaudière.

Les tentes furent relevées, et, pendant que la moitié de l'effectif faisait la sieste, l'autre veilla sous les armes.

Graduellement, dans la morne plaine, un silence profond se rétablit, ce silence accablant des lourdes journées équatoriales, tandis que, dans l'espace, des vautours semblaient flairer le charnier et guetter avec le départ des hommes le signal de la curée prochaine.

Et les heures s'écoulèrent ainsi... lourdes interminables !

Le crépuscule approchait : l'ombre des sentinelles s'allongeait, rayant de lignes violettes le gris monotone du sol; une brise chaude faisait trembler les tiges de « gue-taf » et de « rtem ».

Bien que le combat demeurât suspendu, quelques groupes de Snoussia plus hardis,

ou n'obéissant pas à la même autorité, avaient tenté de se rapprocher, et envoyé à cinq ou six cents mètres une volée de balles sur le camp. Quelques feux ajustés les avaient rapidement délogés, et on les avait vus déguerpir emportant avec eux une dizaine de morts ou de blessés. Puis tout était rentré dans le calme...

Au loin, cependant, les masses enveloppantes avaient paru s'épaissir encore, et l'on avait vu des cavaliers sillonner les pentes comme s'ils eussent porté des ordres à des colonnes invisibles.

A coup sûr, l'ennemi s'organisait, non pour un blocus, car il ne pouvait ignorer la présence de la colonne Magnien à moins de trois journées de marche, mais pour une attaque de nuit.

Conformément à l'habitude des Touareg dont il avait adopté les méthodes de guerre, il chercherait le corps à corps dans l'obscurité, préférant le sabre et le poignard qui sont « sages » à la balle qui est « folle ». Il se soustrairait ainsi à l'action meurtrière des fusils-machines, comme il surnommait les mitrailleuses, et surtout à celle des obus, à la mélinite, dont la sèche et terrifiante détonation, broyant tout, les terrorisait plus que tout le reste.

Au bivouac, les noirs qui n'étaient pas de garde dormaient paisiblement : leur fatalisme, leur confiance dans le génie du blanc leur laissaient cette pleine possession d'eux-mêmes qui fait du Soudanais un soldat incomparable.

Quant aux Européens, êtres de raison, ils se sentaient perdus.

L'ennemi était trop nombreux, trop bien armé : jamais le colonel n'arriverait à temps.

Si, comme tout le faisait prévoir, une attaque de nuit se produisait, la résistance pourrait durer deux ou trois heures, mais le canon ne pouvant entrer en ligne et la baïonnette seule étant efficace, ce serait l'étouffement final sous la masse des assaillants.

Tous y songeaient, mais personne n'en parlait : ainsi les avait trempés le danger de chaque jour, et c'était encore une sorte d'héroïsme que ce masque mis sur les visages, ces plaisanteries sous lesquelles chacun essayait de dissimuler son angoisse.

Ces sacrifiés agitaient leurs projets du lendemain, comme si le soleil, en se levant, ne devait pas éclairer seulement, à la place qu'ils occupaient, un amas de cendres et un monceau de cadavres.

Il est de par le monde des âmes charitables, atteintes d'un mal nouveau : « l'humanitarisme ».

C'est une des formes de la sensiblerie malade dont sont atteints les peuples qui ne combattent plus.

Ces âmes s'apitoient sur le sort des mal-fauteurs condamnés à la peine capitale et n'ont pas assez de pitié pour l'agonie du misérable que le juge vient réveiller dans sa cellule en lui annonçant que son pourvoi a été rejeté.

Pourtant, la société clémente, même

envers ses criminels, abrège autant qu'elle le peut les affres dernières, et l'exécution s'it de près le tragique réveil.

On n'a pas ces attendrissements pour les soldats perdus dans la brousse africaine, tout environnés d'ennemis...

La mort rôdait autour du camp français, sournoise, inévitable.

Dans quelques heures, elle allait y faucher des existences, escortée sans doute de ces supplices effroyables que les fanatiques infligent aux Roumis exécrés tombés vivants entre leurs mains... et les braves, condamnés à cette fin atroce, devaient encore attendre le bon plaisir de leurs bourreaux!

Par un de ces contrastes dont la nature est coutumière, tandis que la désespérance s'infiltrait dans les cœurs avec les ombres du soir, l'horizon, derrière les collines franchies la veille, revêtait sa plus délicate et plus changeante parure : on eût dit qu'il se mettrait en frais de coquetterie pour ces hommes qui ne le reverraient plus.

Au couchant vert et rose, de petits nuages mauves flottaient doucement : la base des montagnes s'embrumait, tandis que leur faite baignait encore dans la lumière, telles des silhouettes informes de saints auréolés d'or. Elles faisaient involontairement songer, ces nuances trop jolies, aux fleurs exquises et rares que l'on prodigue aux malades dont les jours sont comptés, rien n'étant réputé trop beau pour ceux qui vont mourir.

Lorsque, brusquement, le disque démesurément agrandi du soleil avait disparu, jetant à son déclin une traînée de lumière, plusieurs avaient frissonné sans le dire, parmi ceux qui songeaient à leur jeunesse moissonnée et aux êtres chéris qu'ils laissaient derrière eux... Et comme un solennel présage, le ciel, au couchant, s'était coloré de la teinte pourpre du sang fraîchement répandu...

Frisch souffrait cruellement de son impuissance parce qu'il avait au plus haut degré le sentiment de sa responsabilité.

Certes il n'avait rien à se reprocher : s'il était aussi éloigné du gros de la colonne, « s'il était en l'air », suivant la pittoresque expression militaire, c'est qu'il avait reçu l'ordre de prendre une avance considérable, afin d'empêcher les contingents des Snoussia de se concentrer : et voilà que cette concentration se faisait sous ses yeux, le coupant même de son chef!

Un instant, il avait songé à décamper à la nuit tombante, en abandonnant son convoi, à revenir sur ses pas et à se replier

sur la colonne qui certainement était en marche pour le secourir.

Sa pensée se reportait aux chasseurs à pied de Géréaux qui, après l'anéantissement des trois quarts du 8^e bataillon, avaient gagné en combattant le marabout de Sidi-Brahim et prolongé ainsi pendant trois jours leur héroïque résistance.

Ce projet le séduisait par certains de ses côtés : les Snoussia, tout à la préparation de leur attaque, ne s'attendaient pas à être devancés; leur ligne serait facilement percée sur le point où les Français l'aborderaient et l'obscurité empêcherait les contingents éloignés de prendre part à la poursuite : en mar-



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

Toutes les poitrines haletèrent d'impatience et d'émotion.
(P. 468, col. 3.)

chant ensuite toute la nuit, pendant que les forcés physiques de tous étaient encore intactes, on pourrait se mettre hors d'attente.

Le caporal infirmier, venant faire son rapport, souffla sur ce rêve séduisant.

— Huit morts, mon capitaine, depuis une heure; cela fait onze.

— Et combien de blessés?

— Trente-quatre.

C'était la neuvième partie de l'effectif par terre!

Que deviendraient les blessés si on levait le camp? Il serait impossible de les emporter, car il faudrait réduire au minimum les impedimenta, et, en admettant que la tentative réussît, c'était, pour les pauvres abandonnés, la mort au milieu des pires

tourments. Cette considération à elle seule traçait à Frisch sa ligne de conduite : il résisterait là!

Ne valait-il pas mieux d'ailleurs tenir derrière les fortifications élevées au cours de la journée que de se risquer en rase campagne sous le feu convergent de milliers d'ennemis? Le camp constituait une position que l'on ne retrouverait nulle part d'autant plus que la défense était maintenant complétée par un réduit de près de 2^m,50 de relief, au sommet duquel étaient disposées des plates-formes pour les deux canons?

Ferme et décidé, dès lors, à faire tête sur place, le commandant de l'avant-garde envoya quérir les officiers qui n'étaient pas de service; ils prendraient avec lui le repas du soir en commun et recevraient ses instructions pour la nuit.

Deresne, du Bouchet, Dubrac, Bellanger, le lieutenant indigène Ahmed ben Kaddouj et l'interprète Nadir se trouvaient donc réunis vers six heures du soir à l'intérieur de la redoute, et, assis sur des caisses à biscuit, se disposaient à faire honneur aux « conserves de l'Administration », lorsque Bellanger, qui était allé visiter ses pièces aux angles de la redoute et s'était assuré qu'elles étaient prêtes à tirer, poussa un cri.

D'un bond Frisch fut auprès de lui :

— Qu'y a-t-il? l'ennemi?

Et, le front creusé d'un pli soucieux, il promena sur la plaine, sans rien apercevoir, son regard perçant.

L'officier d'artillerie étendit le bras dans la direction du Nord :

— Là... là, regardez!

— Quoi, Bellanger? quoi? Je ne vois rien.

— L'aéroplane!

Les officiers se pressaient autour de leur chef, la nouvelle volait de bouche en bouche; en quelques instants elle courut d'un bout à l'autre du camp.

— L'aéroplane, l'aéroplane!

Personne n'y pensait plus.

Les tirailleurs, à qui l'on avait tenté de décrire l'oiseau surnaturel, avides de le contempler, jetèrent leurs outils; l'attention des hommes de garde cessa un instant d'être aussi soutenue : tous les regards quittèrent la terre pour inspecter le ciel.

Toutes les poitrines haletèrent d'impatience et d'émotion.

Tout d'abord, Bellanger, qui ne quittait guère sa jumelle, n'avait aperçu qu'un minuscule point noir. Peu à peu, la petite tache mobile avait grossi et pris la forme d'une chimère fantastique aux ailes éployées, si bien que l'officier d'artillerie l'avait, pendant quelques secondes, confon-

due avec l'un des vautours énormes qui planaient depuis le matin sur le camp.

Rapidement, il avait reconnu son erreur.

Des vautours et des gypaètes, l'appareil avait bien la coupe élégante et fine, mais il s'en distinguait par la rectitude de son vol et surtout par la rigidité de ses ailes longues et effilées. Il volait à une altitude telle — 800 à 900 mètres, — que le soleil disparu inondait encore de clarté le monstre ailé qui se profilait sur l'immensité, comme une luciole prodigieuse.

— Que c'est beau ! ne put s'empêcher de murmurer le capitaine Frisch avec une conviction profonde. Voilà bien le plus merveilleux instrument dont nous aient doté la science et l'audace humaines !

Depuis cinq ans qu'il guerroyait en Afrique, il n'avait assisté à aucune de ces courses aériennes qui avaient réuni des capitales et fait tressaillir l'âme des nations.

Une émotion intense s'était emparée de lui et de ses compagnons... elle atteignit son paroxysme quand, dans un virage gracieux, l'esquif aérien montra la flamme tricolore qui frémissait aux remous du sillage invisible.

Dans la voie triomphale de l'aviation, la France marchait donc, aussi, à la tête des nations ! c'était son pavillon qui, le premier, dominait le Continent Noir, ses solitudes et ses marais, ses forêts vierges et ses déserts, ses fleuves immenses et ses lacs semblables à des mers...

Et ces Français que rien ne pouvait sauver, oubliant leur isolement, communiquèrent avec ferveur dans l'admiration du génie de leur race et dans l'amour de cette patrie qui, si elle ne pouvait les secourir, leur envoyait, du moins, ses plus audacieux enfants pour assister à leur dernier effort et valuer leur suprême sacrifice !

(A suivre.)

✂ CAPITAINE DANRIT.
(Commandant DRIANT.)

SOUS LA PROTECTION D'UN FÉROCE
Une BOULEDOGUE
Amitié à toute épreuve

✂ Il n'est point de règle sans exception, et vous aurez souvent constaté de vos propres yeux que le proverbe qui veut que les chiens et chats soient des ennemis irréconciliables est pris plus d'une fois en défaut.

Un aimable correspondant nous apporte une nouvelle preuve à l'appui, sous forme des deux amuses photographies que nous sommes heureux de reproduire sur cette page.

M. Charles L***, qui est grand amateur de chiens de race, avait acheté en Angleterre un bouledogue de grand prix, répondant au nom expressif de *Bite'm*, que l'on ne peut traduire qu'par *Mords-le !*

Digne d'un pareil nom, ce chien était d'une humeur si féroce que son premier maître crut devoir avertir M. L*** qu'il serait imprudent de le laisser en compagnie d'autres chiens.

Il aurait tôt fait de les mettre en pièces, ou de leur tordre le cou !

En conséquence, l'irascible animal fut logé dans un coin du chenil, en attendant qu'il s'habitât à son nouveau milieu.

Cette mesure attira l'attention d'un jeune domestique de la ferme, un vaurien toujours à l'affût des mauvais coups à faire en dessous.

Et il conçut un projet cruel. C'était de lancer, dans la courrette du bouledogue, un joli petit chat remarqué dans le voisinage, et qu'il capturerait dans un moment propice.

Nul doute ! le féroce animal ne ferait qu'une bouchée de la pauvre bête ! Qu'importait, en vérité, la vie d'un chat ! L'essentiel, aux yeux du chenapan, était qu'il pût jouir de l'agonie du malheureux !...

Mais une déception l'attendait. Quand, mettait à exécution son abominable projet, il lança l'offensive victime par-dessus le grillage, il constata que le bouledogue, plus *humain* que lui, accueillait avec une évidente sympathie le menu visiteur !

Bientôt, les deux animaux semblaient être devenus des compagnons inséparables. Et le fait est que le petit minet a pris l'ha-

Ce bouledogue de prix, qu'il n'est pas permis à tout le monde d'approcher, a pris sous sa protection un ravissant angora.

bitude de faire sa sieste entre les pattes de son robuste ami ; et bien audacieux serait quiconque tirerait alors les moustaches de Minet !

✂ ÉMILE REY.

LES INVENTIONS PRATIQUES

Une Machine à signer

✂ Malgré son caractère très spécial, la machine que représente notre photographie peut être destinée à un avenir brillant, bien que restreint ; elle permet à tout directeur d'une administration importante de signer simultanément dix-huit certificats ou actions. Le mécanisme est d'une grande simplicité ; assis devant la table qui supporte l'appareil, l'opérateur écrit sa signature à l'aide d'un porte-plume réservoir qui commande dix-huit porte-plume analogues, grâce à une combinaison de réglettes délicatement montées. Les pointes de ces dix-huit plumes se posent sur les dix-huit documents convenablement étagés entre le dessus de la table et des rubans d'acier munis de frotoirs de caoutchouc, et, obéissant aux mouvements imprimés par l'opérateur au porte-plume qu'il a en main, elles répètent exactement ces mouvements et tracent les signatures sur les feuilles de papier, à l'emplacement choisi.

L'opération terminée, l'écrivain actionne de la main gauche une manivelle qui fait avancer les dix-huit documents signés sur un plan incliné où l'encre sèche, en même temps que de nouveaux documents viennent prendre automatiquement la place des premiers.

✂ V. F.



UNE MACHINE A SIGNER

Une personne peut donner, sans fatigue, sa signature plus de deux mille fois en une heure sans qu'il soit possible à un expert de distinguer la signature directe des signatures automatiques.

LES MILLE ET UNE AVENTURES

Les Coureurs de « Llanos »

par
HENRY LETURQUE

Au Venezuela une bande de pirates
chef El Rayo, veulent le trésor d'
don Yago et ont dans ce but

« Alors, dit-il à son frère, je t'emmène
comme second? »

— Non, répond Fred, prends plutôt le
maître d'équipage. Nous allons rentrer en
France en plein hiver, à l'approche des
côtes et dans le golfe de Gascogne le service
sera dur et je craindrais que les quarts de
notre père.

Fred, et je vais vous
qu'à la mer. »

de vingt-quatre
le charbon du
pour les passa-

le sortir de

met le cap

Belle-Louise,

ns le N.-O.

ard aborde

ait alors sur

ucieux.

semble que, plus

, plus tu deviens

Gaspard, la fin du voyage

le commencement de l'exil.

— Que me dis-tu?

— C'est pour être agréable à mon père,

, depuis quelques années, je navigue

ec lui; mais ce voyage étant son dernier,

s parents étant à l'abri du besoin, je n'ai

is de motifs de rester en France et vais

endre un service à l'étranger.

« Où? je l'ignore; mais il me faut partir,

souffre trop. »

Gaspard se rapproche, et à voix basse :

« Tu aimes, André? »

— Oui.

— Et tu es aimé?

— Oui.

— Alors, pourquoi cette résolution ex-

trême?

— Entre Elle et moi, la distance est trop

grande.

— Je... la connais?

— Je ne pense pas.

— Elle est de notre pays?

— Oui.

— Son nom? dis-moi son nom, André. »

Comme en un souffle, le jeune capitaine

au long cours nomme l'élu de son cœur.

N'était l'ombre de la nuit tombante, il

pourrait voir la surprise faire pâlir les traits

de Gaspard; il ne voit qu'un sourire quand,

après un silence de quelques instants, son

frère de lait dit d'une voix calme :

« Espère, André. »

Le yacht est à Bayonne.

Quand il accoste, avant même que ne

soit mise en place la planche de communi-

cation, Gaspard saute sur le quai et va se

jeter dans les bras d'une femme qui est là,

qui, depuis trois jours, matin et soir, guette

l'arrivée de chaque navire.

« Maman nounou! »

Un autre cri lui répond :

« Mon petit! »

Une voix, douce, une voix qui chante,

dit déjà, tout près d'eux :

« Vous serez aussi ma seconde maman? »

La rude Basquaise serre Carmencita
contre elle.

« Mignonne, mignonne, fait-elle en l'em-
brassant, rendez-le bien heureux, il a tant
souffert. »

Le marquis est là, chapeau bas, le buste
incliné.

« Vous, lui dit-elle, souriante à travers
ses larmes et lui tendant la main, je devrais
vous haïr, mais je ne peux plus.

« Et toi, mon André? »

Le capitaine embrasse trois fois sa mère.

« Pour mon père, pour Fred, pour moi,
ils seront ici dans deux semaines, je les ai
laissés en bonne santé.

— Nous partons de suite, déclare l'heu-
reuse femme; seulement, il vous faudra
accepter chez moi l'hospitalité pendant
vingt-quatre heures. Au reçu de la dépêche,
j'ai fait commencer les travaux pour mettre
le castel en état, mais ils ne seront terminés
que demain.

— Et c'est aussi seulement demain
qu'André et moi seront libres, » déclare
Gaspard.

Le lendemain, une société financière
donnait reçu des millions enfermés dans la
partie arrière du yacht, et, toutes choses
réglées pour le service du bord, les deux
frères de lait gagnaient la montagne.

La voiture vient de laisser Orioul sur la
droite et André va interpellier le conduc-
teur.

« Laisse, dit Gaspard, c'est là où nous
allons. »

Il montre, dans le lointain, tout au fond
d'une vallée, une haute cheminée d'où
s'échappent des volutes de fumée noire; en
dessous, des constructions alignent leurs
triples rangées d'ouvertures superposées.

On dirait une petite ville.

« La... mi... no... te... rie? bégaye André.

— Oui, attends-moi, et, je te l'ai déjà

dit : espère. »

Gaspard vient de se faire annoncer; il est
introduit aussitôt dans le cabinet du maître
de cette ruche où, nuit et jour, des cen-
taines d'ouvriers travaillent sans relâche.

C'est un homme au front large, aux yeux
enfoncés dans deux orbites profonds que
surmontent des sourcils épais, longs, em-
broussaillés. Une vaste intelligence alliée à
une rare énergie.

A la vue de Gaspard, il se lève, indique
un siège, reprend place sur le sien et engage
aussitôt la conversation, en homme qui n'a
pas de temps à perdre.

« Monsieur de Larance, lorsque, en ma
qualité de chef du jury, j'ai répondu « oui »
à la question qui nous était posée au sujet
de votre culpabilité, j'obéissais à une con-
viction toute personnelle et où n'entrait
aucune animosité relativement au passé
et, à ce sujet, je m'empresse de vous adres-
ser mes remerciements de n'avoir pas pro-
noncé le nom — le mien — de la jeune fille
avec laquelle votre oncle voulait vous
unir. En quittant la salle des assises,
vous m'avez jeté ces mots : « Il y a une autre
justice que celle des hommes, et à celle-là
on n'échappe pas. » C'était une menace,
c'était me rendre responsable du verdict du

entre dans l'Amazone.

Cinq jours plus tard, il arrive au poste 69,
près l'embouchure du rio Negro.

La Belle-Louise appareillait.

« Diou biban! tu m'avais fait dire par
Cacao d'attendre quatre mois, et le cent-
vingtième jour était hier. »

En bredouillant ces mots, le capitaine
du trois-mâts embrasse tout le monde, son
fils, Carmencita, Gaspard, le marquis, Jap.

Pirai lui-même est de la fête.

« Dis donc, papa, fait le jeune homme,
d'ici à l'Orénoque, il y a quatre cents lieues
à naviguer sur ses jambes, et, à l'estime¹,
on peut se tromper d'un jour.

« Et puis, guère le temps de causer, il nous
faut remonter au plus vite le rio Negro.

— Encore, mon enfant?

— Oui, mais cette fois ce ne sera pas
long; on va te chercher des passagers à des-
tination de l'Orénoque.

— L'Orénoque! moi? s'exclame le vieux
marin.

— Oui, Gaspard t'expliquera cela, j'em-
mène seulement Jap et Pirai, dans trois
jours nous serons ici. »

Soixante-quinze heures plus tard, le
yacht est de retour avec, à son bord, la
tribu des Guaiacas, quatre-vingts individus
en tout, qui prennent place sur le pont du
trois-mâts, où embarquent également les
deux officiers du vapeur.

André, prévenu par Gaspard, va prendre
le commandement du yacht.

1. Naviguer sans compas de route.

jury. Aujourd'hui que votre innocence résulte de la non-existence même du crime, je l'avoue : oui, fort de ma conviction, j'ai entraîné le jury à ma suite et lui ai fait partager ma manière de voir. J'étais sincère, j'étais un convaincu, je me suis trompé.

« Monsieur de Larance, je n'appartiens pas à votre monde, vos idées au point de vue de l'honneur ne sont peut-être pas les miennes, mais si vous exigez une réparation, je suis prêt à vous l'accorder. »

Les termes employés sont d'une correction absolue, les sentiments exprimés dénotent un grand caractère.

Gaspard se lève et va droit à l'industriel.

« Monsieur, voulez-vous me permettre de vous serrer la main ? »

— Avec plaisir, mais...

— Pourquoi ce revirement chez un homme qui devrait vous haïr, pensez-vous sans doute ? achève Gaspard.

— C'est vrai.

— Parce que, monsieur, vous ne m'avez pas tout dit de ce rôle que vous avez joué dans mon existence. En quittant la France, je n'avais pour vous que haine, en y rentrant je viens vous remercier de ce que vous alliez faire pour moi. »

Le front de l'industriel s'est plissé de grosses rides et sa voix devient presque dure.

« J'avais pourtant fait promettre à votre mère nourrice de ne rien vous dire.

— Aussi, reprend l'ingénieur, ce n'est pas par elle que j'ai connu vos projets, mais par M. le gouverneur de la Guyane, c'est par lui que j'ai su vos démarches pour faire reviser le jugement qui m'avait condamné.

— Alors, puisque vous savez, je puis vous expliquer. La Teignade, vous devez vous en souvenir, était le seul témoin à charge contre vous, mais sa déposition avait été si affirmative que, quoique tenant l'homme en piètre estime, j'avais été, comme le juge d'instruction, du reste, convaincu de votre culpabilité. Et puis, quel intérêt pouvait-il avoir à votre condamnation ? Je n'en voyais aucune, lorsque, cinq ou six mois après votre départ, j'appris, incidemment, que cet usurier avait dit en parlant du castel d'Orioul : « Ce sera bientôt à moi. »

« En effet, votre oncle étant mort sans autre héritier que vous, considéré comme indigne, le castel et ses dépendances faisaient retour à l'Etat et la vente allait en être ordonnée.

« Ce fut pour moi toute une révélation et j'eus immédiatement cette intuition bien nette que le misérable avait ourdi une machination contre vous dans le seul but de se rendre acquéreur, pour un prix dérisoire, des biens laissés par votre oncle.

« Mon devoir était tout tracé et, deux jours après, un policier m'était envoyé par une agence de Paris.

« Au bout d'un mois, grâce à son portefeuille sérieusement bourré de billets de banque, il devint l'associé de La Teignade qui, à n'en pas douter, comptait bien plumer ce pigeon que le hasard faisait

tomber entre ses griffes d'oiseau de proie.

« Il s'était trompé, et, tombant dans un piège habilement tendu, il avouait bientôt le faux témoignage dont il s'était rendu coupable à votre égard.

« Deux personnes avaient entendu : ma fille et moi.

« Cinq minutes plus tard, La Teignade écrivait et signait l'aveu de son crime, sous promesse de ma part de le laisser franchir la frontière et sous condition qu'il me revendrait à prix coûtant toutes les terres arrachées par lui aux habitants de la région en remboursement d'emprunts contractés par eux.

« A votre arrivée, j'étais précisément occupé à relever la liste de tous ces braves gens dont je vois d'ici l'étonnement et la joie quand ils recevront quittance du prix de biens qu'ils croyaient à jamais perdus pour eux.

« C'est à ma fille que je réserve cette mission de charité. »

Il ouvre alors un coffre-fort, en tire un papier plié en quatre, et le remettant à l'ingénieur :

« Ceci est l'aveu de La Teignade ; votre mère nourrice est seule à le connaître, il vous appartient. Si vous jugez utile de vous en servir, l'extradition vous permettra de poursuivre le misérable. »

Gaspard le prend :

« Encore une fois, merci, monsieur.

« Quant au triste personnage que vous avez obligé à avouer son crime, je lui pardonne. »

Ce disant, il déchire le papier et en jette les morceaux dans une corbeille.

Maintenant, plus qu'ému, il reste là et ne sait que dire.

L'industriel, habitué à observer, s'aperçoit de son embarras et demande en souriant :

« Monsieur de Larance, auriez-vous à m'entretenir d'autre chose ? »

— Oui, monsieur, mais avant, je désirerais savoir si mademoiselle votre fille a eu connaissance des projets de...

— Non ! Au reste, il n'y eut jamais qu'une allusion de faite par votre oncle à la possibilité d'un mariage entre vous et ma fille, mariage auquel j'aurais volontiers consenti à cause de la vieille honorabilité de votre famille, le seul titre que j'exigerai de celui que ma fille choisira pour époux.

— Votre langage me met bien à l'aise, et je vais droit au but.

« Que pensez-vous de la famille de mon père nourricier ? »

— Elle peut marcher de pair avec les plus honorables du pays basque. »

Gaspard dit alors l'amour d'André, son désespoir, sa résolution de prendre du service à l'étranger.

Le gros industriel reste quelques instants la tête appuyée entre ses mains, puis regardant l'ingénieur :

« André est-il venu avec vous ? »

— Oui.

— Voulez-vous aller le chercher ? »

Gaspard sort pour rentrer presque aussitôt en compagnie de son frère de lait ; mais

alors le minotier n'est pas seul ; une jeune fille admirable se tient près de lui.

A la vue d'André qui vient lui serrer les mains après avoir serré celles de son père, elle devient rouge cerise.

« Bon ! pense le père, je suis fixé. »

Il prend la dextre de sa fille, et la plaçant dans celle du jeune capitaine au long cours :

« Mes enfants, faute de parler, vous avez failli passer à côté du bonheur ; heureusement pour vous deux, M. Gaspard de Larance s'est trouvé sur votre route. André — il le tutoyait — quand ton père sera de retour, il viendra me demander la main de ma fille pour toi, et le soir même, aura lieu le dîner des fiançailles. Mais je mets à mon consentement une condition : tu quitteras la navigation pour me succéder à la tête de l'usine. »

Trois mois plus tard, Gaspard est réhabilité, un état civil est rendu à son oncle et, quelque temps après, les deux frères de lait se présentent, le même jour, avec leurs charmantes fiancées, devant le maire de leur petite commune.

Maintenant, seul, car Gaspard et Carmencita ne peuvent venir que rarement en France, le marquis passe ses soirées tantôt aux Epinettes chez la mère nourrice de son neveu, tantôt à la minoterie. Les journées, il en trompe la longueur en chassant quand il le peut, ou en parcourant la vallée en compagnie du père d'André, tous deux bavardant avec l'un, avec l'autre, causant de la pluie ou du beau temps, tous deux s'intéressant à ces mille riens qui sont la distraction du paysan.

Quant à Fred, lui aussi a quitté la marine.

Entré à l'institut agronomique, il en est un des élèves les plus brillants et quand, diplômé comme ingénieur agricole, il aura fait un an de service militaire, il s'en ira retrouver ses amis au Venezuela.

Sur les deux cent cinquante mille hectares du domaine d'Orioul, cinquante mille étaient en plantations, autant en pâturages et cent mille sont couverts de forêts de bois précieux pour l'ébénisterie, la teinture et la médecine. Sur les cinquante mille restant, Gaspard en a déjà mis dix mille en culture. Une raffinerie de sucre, une distillerie et une féculerie sont prêtes à fonctionner qui tripleront, par la transformation des produits du sol, les bénéfices réalisés jusqu'alors.

Fred sera le bras droit de Gaspard.

Comme les nombreux Basques qui ont formé le noyau européen du Venezuela, il fera souche sur le continent américain et, par ses connaissances pratiques, activera le développement industriel et commercial de ce pays aux richesses multiples, jusqu'à ce jour foyer de révolutions successives.

Et il saura montrer que, malgré les excès des uns, les théories subversives des autres, les défaillances de beaucoup, il est encore en France des pionniers de la véritable civilisation, celle qui se fait aimer des peuples, qui porte au loin les idées de justice, de progrès et d'humanité.

✻ HENRY LETURQUE.

FIN

Société
de
Géographie de Paris

BAGDAD ET LA MÉSOPOTAMIE

M. Henri Viollet, chargé d'une mission en Mésopotamie à l'effet d'y compléter ses précédentes recherches archéologiques, a donné à la Société de Géographie une intéressante conférence sur son voyage accompli en 1910 en compagnie de M^{me} Viollet.

D'Alep il a gagné les bords de l'Euphrate où les nomades viennent semer et récolter avant de regagner le désert. Il y a aussi quelques villages de sédentaires, comme Hit, que les Arabes appellent « l'Entrée des Enfers », à cause de l'aspect étrange qu'il doit aux sources ferrugineuses, aux suintements de pétrole, aux fours à chaux qui emplissent son atmosphère de fumée et d'odeurs nauséabondes.

Après quatre jours de marche au delà de cette ville, on atteint Bagdad, ancienne capitale de l'empire arabe, ville comptant 200.000 habitants, musulmans, israélites, chrétiens. La colonie européenne est très peu nombreuse en dehors des consuls et de leurs familles.

La Mésopotamie, jadis si riche et si prospère, est devenue déserte par le fait des tribus turbulentes et pillardes qui s'y combattent. Mais par l'irrigation, que prône sir W. Willcocks, plus de 6 millions d'hectares pourraient être mis en culture, ce qui rendrait au pays sa prospérité primitive.

La seule animation qui y règne aujourd'hui provient des pèlerins chiïtes musulmans venant du centre de l'Asie vénérer les tombeaux d'Ali et des martyrs dans les villes saintes de Kerbela et de Medjed. Plus de 150.000 Persans se rendent chaque année dans ces villes, avec l'espoir d'y mourir ou de savoir que leurs ossements y seront plus tard transportés.

Le chemin de fer que les Allemands construisent transformera le pays et, dans cette transformation, nous avons encore à jouer un rôle, grâce à notre situation acquise.

TROIS MOIS AU MAROC

M. Gaston Vallée, dont nous avons signalé le voyage au Maroc, en a donné un intéressant récit à la Société de Géographie. Son voyage fut rendu pénible par les pluies fréquentes et il se compliqua d'une attaque à main armée aux environs d'El-Ksar. Des coupeurs de route voulurent le rançonner; il fut assez heureux pour leur échapper, mais quand il se fut éloigné, les bandits tirèrent sur lui et une balle traversa ses vêtements.

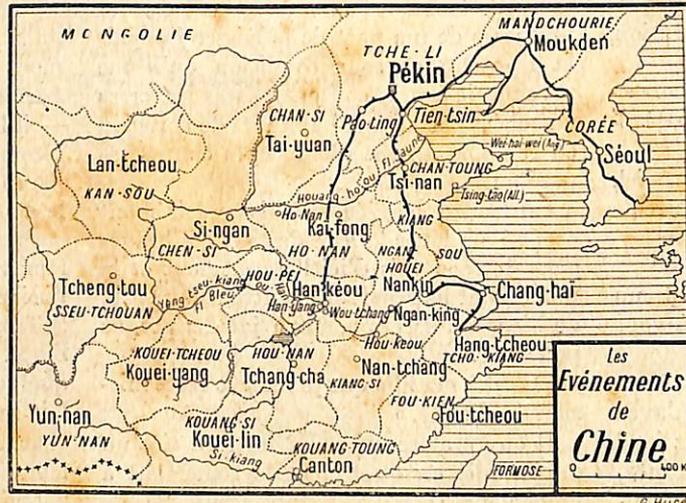
Le voyage de M. Vallée n'avait pas comporté moins de 2.000 kilomètres.

G. R.

La Carte du Mois

LA CHINE EN RÉVOLTE

On oubliait le problème chinois. Il se rappelle au souvenir de l'Europe. Dans le Sud de cet empire un mouvement insurrectionnel républicain a commencé à la fin d'octobre, dans la région d'Hankéou et de Outchang. Il a été déterminé par de jeunes intellectuels chinois frottés de



civilisation en Europe et aux Etats-Unis et qui veulent secouer la domination de la vieille dynastie de Pékin. C'est peut-être le commencement d'une révolution complète de la Chine, et le fameux péril jaune, qu'on a si souvent nié, va se poser aujourd'hui à l'attention des puissances.

Hankéou et Outchang, on le voit par notre carte, sont au terminus de la ligne de chemin de fer de Pékin. C'est pour les autorités chinoises une facilité. Mais si le mouvement de cette année est écrasé, il ne tardera pas à renaître.

A. T.

Aux Pays des Timbres

LES TIMBRES DU « JOURNAL DES VOYAGES »

Le *Journal des Voyages* vient de faire établir une collection de timbres reproduisant ses plus jolies illustrations de première page consacrées à nos troupes coloniales. Artistement gravés par BAQUET, ces timbres enrichiront les albums des collectionneurs, et les amis du *Journal des Voyages* pourront faire de la propagande en faveur de leur journal favori en collant ces charmantes figurines sur les enveloppes de leurs lettres.



L'armée noire! Nos tirailleurs sénégalais ont leur histoire et leur glorieuse légende. Braves, fidèles, dévoués, ils ont arrosé de leur sang toutes les conquêtes faites par la France en Afrique. Ils se distinguent aujourd'hui au Ouadai, au Maroc. A l'appel du clairon tous sont prêts à se faire tuer pour leurs officiers blancs.

La pochette de cinquante timbres différents est en vente aux bureaux du *Journal des Voyages* au prix de 0 fr. 50.

Elle sera envoyée franco contre la somme de 0 fr. 60 (Etranger 0 fr. 75) adressée par mandat-poste ou en timbres français au *Journal des Voyages*, 46, rue Montmartre, Paris.

DÉSIRÉ LACROIX.

Le soldat colonial, européen ou indigène, est avant tout un débrouillard et rien ne l'arrête, ni la fatigue ni le danger, ni la maladie. Et pourtant combien cette guerre de brousse et de jungle est plus difficile! Un blessé, là-bas, est massacré par l'ennemi si ses camarades ne l'enlèvent, ficelé au besoin à quelque solide bambou.



Voici un uniforme peu banal et peu connu de l'armée française!

Ce mokhazni fait partie des compagnies sahariennes qui assurent la sécurité du grand désert. Monté à mēhari, il dépiste jusqu'au fond des dunes les pillards et sait retrouver les puits d'eau. Combien d'entre eux se sont fait tuer pour assurer la paix française!

Société
de
Géographie de Paris

A GHADAMÈS

M. Léon Pervinguère, qui a décrit Ghadamès et sa région devant la Société, avait été chargé d'une reconnaissance géologique des régions sur lesquelles avaient porté les opérations de délimitation entre la Tunisie et la Tripolitaine. Il partit avec le lieutenant Bouvet et un convoi comprenant six méharistes, onze chameaux et neuf chameliers de Dehibat, le dernier poste tunisien commandé par un officier, au fond de la plaine de la Djefara.

La mission passa par Mchiguig, attribué à la Tripolitaine, Tiaret qui restait à la Tunisie. Auprès de Mchiguig, elle alla faire un pèlerinage à Bir-el-Ouatia, où l'infortuné marquis de Morès trouva une mort tragique en voulant essayer d'établir des relations commerciales entre la Tunisie et le Soudan.

Après neuf jours de marche depuis Dehibat et un itinéraire de 284 kilomètres, la mission aperçut Ghadamès. Suivant la tradition, les voyageurs quittèrent leurs montures et descendirent à cloche-pied la petite butte de Noguiza. Tous ceux qui arrivent pour la première fois à Ghadamès doivent accomplir cette cérémonie, en souvenir d'un vénérable marabout nègre qui se cassa la jambe en descendant ainsi la colline sur laquelle il est enterré.

Les rues de Ghadamès sont rarement à ciel ouvert; elles passent sous les maisons qui se rejoignent au-dessus d'elles. Il en est de tout à fait obscures, de sorte qu'on croirait circuler dans les couloirs de catacombes ou dans une ville de taupes. Dans les grandes artères seulement, des puits d'aération donnent de loin en loin un peu d'air et de lumière.

Quelquefois, une porte massive se dresse à l'entrée d'une rue; c'est la fin d'un quartier. Les Ghadamésiens sont divisés en fractions qui ont vécu longtemps en frères ennemis et se renfermaient chaque nuit. Aujourd'hui on ne ferme plus les portes, mais un Ghadamésien ne passe presque jamais dans un quartier qui n'est pas le sien.

Ghadamès, qui a 5 à 6.000 habitants, doit son existence à une très belle source artésienne et l'oasis s'étend aussi loin que l'eau peut aller. Les palmiers couvrent une surface de 70 à 75 hectares, mais devaient jadis s'étendre sur un espace beaucoup plus considérable. Sous les palmiers croissent des arbres fruitiers. On cultive aussi du blé, de l'orge et des légumes. Le commerce de Ghadamès est en décadence et la pauvreté envahit la ville. Beaucoup de familles ont peine à ne pas mourir de faim.

G. R.